

N O U V E A U
J O U R N A L
HELVÉTIQUE,
O U
ANNALES LITTÉRAIRES
E T P O L I T I Q U E S

DE l'Europe , & principalement de la Suisse.

D E D I É A U R O I.

—
M A I 1780. —
—



A N E U C H A T E L ,
De l'imprim. de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES.

I. *Histoire des découvertes, &c. Cinquieme
extrait.*

AVANT de parcourir avec M. Gmelin les provinces de la Perse qui sont voisines de la mer Caspienne, il me paraît convenable de rassembler ici sous un même point de vue les observations générales que fait ce philosophe sur le gouvernement, les mœurs & la religion des Persans. D'après ce qu'il en dit, on ne s'en formera pas une idée fort avantageuse.

Quel spectacle offrirait aujourd'hui la Perse aux *Cyrus*, aux *Xerxès*, aux *Darius*, aux *Alexandres* ! Quels prodigieux change-

mens opérés par la révolution des siècles ! Nous avons vu des peuplades sauvages & des nations barbares ; il ne nous restait, pour avoir vu l'homme de la société sous toutes ses formes, qu'à observer aussi un peuple dégénéré ; & les Persans nous fourniront ce troisième objet de comparaison.

Un pâtre du Chorazan, le féroce *Nadir*, plus connu sous le nom de *Tamas-Kouli-Kan*, s'était assis sur le trône des Darius : ses cruautés égalent au moins celles des Néron & des Domitien. Croirait-on, par exemple, qu'il ait pris plaisir à faire employer à la construction d'une tour, les têtes de deux mille personnes décapitées par ses ordres ?

Ses officiers l'assassinèrent, & l'empire fut déchiré. Après de longues guerres, *Kerim-Kan*, homme d'une basse extraction, mais d'une force de corps extraordinaire, est devenu le souverain de la Perse. Des meurtres ont affermi son autorité ; des otages choisis l'ont assuré de la fidélité des gouverneurs de ses provinces ; une garde affidée veille à la sûreté de sa personne ; il se tient renfermé dans l'enceinte de son palais fortifié. Là, se livrant à l'ivrognerie & aux voluptés, il laisse flotter les rênes du gouvernement, sans s'inquiéter du sort de ses peuples.

Il a un fils ; mais ce fils ne paraît pas être destiné à lui succéder. Chaque kan, dans l'at-

tente continuelle de la mort de ce vieillard , fait en silence des préparatifs , amasse de l'argent , fortifie des places , se dispose à une guerre prochaine. La nouvelle de la mort de Kerim donnera le signal des combats , & toute la Perse sera en feu.

En attendant ces jours de trouble , chaque province est en proie à l'avidité de ses kans : point de justice à espérer d'eux , que celle qu'on achete ; point de châtiment à craindre pour celui qui peut payer chèrement sa grace. Chacun gouverne sa province sans autre loi que son bon plaisir , & il n'y a aucun recours contre l'injustice & les exactions.

Aussi tout languit ; & dans ces contrées fertiles , que la nature semble destiner à être peuplées d'hommes heureux , tout est inculte , sauvage , désert ; on rencontre peu de villes où l'on ne reconnaisse les vestiges d'une destruction ou d'un pillage encore récent ; le commerce tombe ; les campagnes sont négligées : la brûlante haleine du despotisme a tout flétri , tout desséché. Il est difficile de concilier ces faits avec le système de M. Linguet : je crois cependant qu'il en viendrait à bout ; un tel despotisme n'est plus celui dont il a exagéré les avantages.

Quoi qu'il en soit , il paraît que la Russie ne trouverait pas de grands obstacles à s'emparer de ces provinces , qui sont fort à sa

bienfiance, & qui gagneraient beaucoup à changer de maître. C'est un double droit sur une conquête, que d'y trouver à la fois son avantage & celui de la nation conquise : on se passe même fort bien pour l'ordinaire du second de ces droits ; le premier est si sacré !

Je ne fais si M. Gmelin a bien saisi le caractère national des Persans : mais s'il est vrai qu'ils se piquent d'être hospitaliers, polis, officieux ; s'ils font peu de cas de l'homme qui ne fait pas leur rendre flatterie pour flatterie ; s'ils sont très-inconstans de leur naturel ; si, malgré toute leur politesse, ils méprisent les autres nations : n'y a-t-il à tous ces égards aucun peuple Européen qui leur ressemble ?

Du reste, notre observateur les dépeint fourbes, intéressés, cruels : peut-être ces vices font-ils une suite de leur état politique.

Mais leur tempérament les porte à la vivacité & à la gaieté. Emportés dans leurs querelles, emportés dans leurs plaisirs, passant de l'un à l'autre en un instant, immodérés en tout, leurs divertissemens sont des orgies ; la présence même de leurs chefs ne les contient pas. M. Gmelin fut invité par *Hédaet*, kan du Ghilan, à se rendre dans son camp, où se faisaient des réjouissances. Il n'y avait ni ordre, ni retenue, ni décence : par-tout un tumulte bruyant & confus, un tintamarre

affreux : chacun s'amufait à fa maniere , l'un à la danfe , l'autre à la lutte , d'autres à la chaffe des fangliers qu'on amenait dans le camp même ; quelques-uns couraient à cheval à bride abattue. On ne pouvait fortir de fa tente fans danger , & deux perfonnes furent écrasées fous les pieds des chevaux. Le même kan voulut que notre voyageur mangeât chez lui : le dîner fut affez tranquille ; mais au fouper , on ne s'entendait plus , c'était une débauche plutôt qu'un repas. Malheureux quiconque eft réduit à de femblables amufemens !

On peut dire auffi que l'amour eft inconnu à ces hommes diffolus , puifqu'il n'eft pour eux qu'un befoin effréné à fatisfaire. Ils ont quatre femmes , & autant de concubines qu'ils peuvent en louer (a) : cependant la pédéraftrie eft commune parmi eux ; l'infame beftialité n'y eft pas même rare.

Le fort des femmes eft affez trifte dans ce pays. Elles y vivent renfermées, comme dans tout l'Orient : chargées de tous les foins domeftiques , fans que rien les leur rende agréa-

(a) Ils croient méritoire devant Dieu , d'en avoir beaucoup , parce que c'eft les rendre utiles à la fociété qui , fans cela , n'aurait , felon eux , retiré aucun avantage de leur ftérile exiftence. Ainfi chacun fe fait fa morale.

bles, elles ne peuvent connaître *ce bonheur mêlé de tendresse & de soins*, comme parle Thompson, qu'on goûte dans sa famille, & leurs maris y perdent sûrement autant qu'elles.

L'ignorance de ces peuples est extrême; la seule astrologie judiciaire est en honneur parmi eux, & cette science révéree & mystérieuse n'est cultivée que par leurs prêtres.

Que peut être la religion d'un peuple ignorant, & dont les mœurs sont telles que celles des Persans? On va le voir. Je ne ferai ni comparaisons, ni réflexions: il faut laisser quelque chose à faire au lecteur intelligent.

Les Persans sont de la religion de Mahomet, de la secte d'Ali, très-zélés contre les sectateurs d'Omar, très-exacts à observer toutes les pratiques extérieures de leur loi. Quatre fois le jour ils font leur prière, qu'ils interrompent pour charger d'injures quiconque viendra par mégarde à les toucher; ils ont de fréquentes ablutions, différentes selon les différens cas; ils portent sur eux des amulettes; ils ont des jeûnes expiatoires, observés avec une régularité sévère depuis le crépuscule du matin jusqu'à la nuit sombre: mais, la nuit venue, tout est permis, & l'on s'abandonne sans le moindre scrupule à tous les excès. L'Alcoran prescrit l'aumône; ils font l'aumône, d'autant plus qu'ils

la regardent comme un moyen indispensable & sûr d'obtenir de Dieu la prospérité : mais , ce devoir rempli , ils ne se font aucun scrupule de tromper , de vexer , d'être durs & injustes. Au travers de mille dangers , ils vont dévotement visiter le tombeau du prophete. Veut-on se former une idée de leurs fêtes religieuses , & de la maniere dont ils les célèbrent ? On en jugera par la fête qu'ils célèbrent pendant dix jours , en mémoire de la mort de Hussein , fils d'Ali , qui fut tué au bout d'un combat de dix jours contre Jesib.

Dans les premiers jours , on joue l'incertitude & l'inquiétude ; on cherche Hussein avec des flambeaux allumés ; on court de côté & d'autre , en appelant Hussein , avec des chants & des hurlemens ; on se frappe la poitrine ; on fait les contorsions les plus étranges. Au milieu de ces lamentations convulsives , & de ces cris de douleur , on entend souvent retentir les éclats de rire les plus indécents. De longues processions parcourent sans cesse les rues ; les femmes même , pour les suivre , sortent dans ces jours solennels de leurs éternelles prisons. Le dernier jour de la fête , Hussein est mort , & l'on représente le triomphe de son ennemi. La frénésie est à son comble : d'horribles imprécations contre les sectateurs d'Omar terminent cette espece de drame fanatique. Il en coûte tou-

jours la vie à quelques personnes. Il semble, aussi long tems que dure cette fête tumultueuse, que les Persans aient perdu la raison : les plus grands crimes même, ils croient alors pouvoir les commettre sans péché.

Telles étant les mœurs, la religion & le gouvernement des Persans, ils sont certainement un des peuples les plus malheureux de l'univers. Infortunés, qui ne trouvent le plaisir que dans le tumulte, dont l'amour n'est que débauche, & la religion que simagrées, qui ne connaissent point les douceurs de la vie domestique, dont la tête servile est courbée sous le joug accablant du despotisme, que leur reste-t-il de l'homme, si ce n'est la figure & le nom ? Les hordes errantes des sauvages sont bien moins dégradées qu'eux.

Rassemblons maintenant encore, selon notre usage, quelques observations éparées, moins importantes & moins caractéristiques, mais dignes d'attention par leur singularité, ou par les réflexions auxquelles elles peuvent donner lieu.

Est-ce une suite du caractère inquiet & léger des Persans, que l'incommode habitude de chanter, de fredonner sans cesse ?

Est-ce par un effet de cette même légèreté, que le riche conserve sa bonne humeur au milieu de l'opulence, comme le pauvre est

encore gai dans son indigence, tandis qu'ailleurs ces deux classes infortunées de la société semblent être condamnées à la tristesse ou à l'ennui ? Si cela est, souhaitons de la légèreté aux esclaves ; faute de bonheur, ils ont besoin de distractions. La réflexion ne ferait-elle bonne qu'à approfondir le sentiment, ou du bien-être, ou de l'infortune ?

Remarquons en passant, un de leurs dogmes, plus propre que tous les raisonnemens du monde à prévenir les suicides : c'est qu'ils croient à l'ange de la mort, préposé de Dieu pour l'apporter à chaque homme au moment fixé pour cela. Et quel impie n'attendrait pas ce signal ?

Difons un mot aussi de la médecine des Persans ; elle est absurde. Respirez le suc de la fiente d'un âne, & vous guérirez de l'hémorragie : mangez avec de la graisse l'os frontal d'un cheval que vous aurez fait calciner, & les maux de tête les plus opiniâtres doivent s'évanouir : l'oppression cessera, si vous avalez les poumons d'un chameau réduits en poudre : la cervelle & la chair du lievre font recouvrer à l'insensé sa raison.

Un précepte plus sensé que tous ceux-là, est celui qui, dans les maladies même les plus dangereuses, prescrit au médecin d'éviter l'air triste & les discours inquiétans, d'avoir l'humeur enjouée, le visage ferein, & d'en-

tretenir l'espérance qui, disent-ils, ne tue point son homme. J'aime assez cet aphorisme.

Les repas des Persans sont courts, parce qu'ils sont silencieux. Qu'est-ce en effet que le plaisir de la table pour des gens qui n'y font que manger & boire ? Ils sont indignes du nom de *convives*. Cela me rappelle ce passage agréable de Cicéron, ép. L. IX. 24, où il dit à Pætus, en parlant des repas : *Nihil aptius vite, nihil ad beate vivendum accommodatius. Nec id ad voluptatem refero ; sed ad communitatem vite atque victus, remissionemque animorum, quæ maxime sermone afficitur familiari, qui est in conviviiis dulcissimus : ut sapientius nostri, quam Græci. Illi symposia, aut syndicipna, id est, compositiones, aut concenationes ; nos convivias, quod tum maxime simul vivitur. Vides, ut te philosophando revocare coner ad cenas ? Cura ut valeas. Id foris cenitando facillime consequere.* Après cette longue citation, je reviens à nos Persans.

Leur cuisine serait fort désagréable pour nous. Ils mangent sans cuiller, sans fourchette, sans couteau, sans linge de table. Le riz est le fond de leur nourriture ; c'est leur pain. Ils le prennent dans le plat avec la main, le pétrissent en grosses masses rondes, en enveloppant des morceaux de viande tellement ramollie par la cuisson, qu'ils peuvent

la depecer , la déchiqueter avec leurs doigts , & avalent tout cela fans mâcher.

On sert ensuite du café non moulu , mais grossièrement pilé , & cuit dans de l'eau bouillante ; on l'agite vigoureusement dans le vase , avant que de le verser ; & ce breuvage délicieux se prend sans sucre & sans lait.

Puis on fume , ou plutôt on s'enivre de tabac , quoique , par le moyen d'une pipe ingénieusement imaginée , la fumée ne parvienne à la bouche du fumeur qu'après avoir circulé avec un petit bouillonnement agréable dans un tuyau rempli d'eau. Mais à force d'aspirer & de retenir cette vapeur ainsi rectifiée , ils viennent à bout de la faire ressortir en épais brouillard , souvent même par le nez & par les oreilles , en sorte qu'enfin leur cerveau en est affecté.

En voilà peut-être déjà trop sur cette matière moins intéressante que curieuse.

Suivons maintenant notre voyageur , & reprenons le détail de son voyage.

Il le faisait bien désagréablement : la route était incommode , souvent couverte de plantes sauvages & épineuses (a) , quelquefois

(a) C'est une singularité bien remarquable , que dans l'Orient la plupart des plantes proprement dites , soient velues , & la plupart des arbrustes épineux ; les racines même des arbres y ont souvent aussi des épines.

infestée de voleurs. Les kans, dans le gouvernement desquels il passait, le voyaient de mauvais œil, & le regardaient comme un espion de la Russie, n'imaginant pas même que l'amour de l'histoire naturelle pût être le motif d'une si longue & si pénible course.

Sa qualité de médecin lui valut pourtant la faveur du kan de Derbent, qui se fit tâter le pouls par lui, & le consulta pour une tumeur squirreuse qu'il avait à la joue. Quand M. Gmelin fut admis dans la salle d'audience, il trouva le kan majestueusement assis par terre, un pistolet chargé à ses côtés, & fumant au milieu de ses courtisans déchaussés; car la propreté exige qu'on laisse ses sandales à la porte.

Les maisons de Derbent, toutes séparées les unes des autres, sont quarrées, & n'ont qu'un étage : un enduit de terre grasse en forme de terrasse, leur sert de toit, & un treillis de bois de fenêtres. Cela les rend très-pénétrables à l'humidité de l'hiver, qui, par cette raison, sans être ni bien froid ni bien long, y devient très-incommode. Des trous quarrés, pratiqués dans l'épaisseur des murs, tiennent lieu d'armoires. Point de caves, point de cuisine. Combien l'industrie a rendu nos habitations plus agréables & plus commodes ! Robinson était mieux logé que le kan de Derbent.

Les jardins embellis , enrichis par la nature , ne doivent rien à l'art. La vigne y prospere presque sans soins : toutes sortes d'arbres fruitiers , dont les fruits sont également abondans & exquis , y croissent au hasard & confusément. On y cultive peu de jardinage.

Ici , comme sur les bords du Don & du Wolga , l'homme manque à la nature , & ne fait pas profiter de ses faveurs.

De Derbent à Baku , M. Gmelin côtoya avec inquiétude des montagnes sauvages , dont l'aspect seul inspirait l'effroi , & le long desquelles ses guides refuserent de l'accompagner. Il traversa des villages si misérables , qu'on ne pouvait pas même s'y procurer des vivres , des campagnes si arides , qu'on n'y trouve d'autre eau que celle d'une fontaine qu'a eu la générosité d'y faire creuser , pour la commodité des voyageurs , un honnête marchand de Baku.

Au bout de ce pèlerinage , il arriva enfin à cette ville , où nous allons nous arrêter avec lui , pour décrire une singularité de la nature , bien digne d'attention à tous égards.

Ce sont des sources de naphte , seule richesse de cette province stérile. Elles se trouvent sur-tout dans la presqu'isle d'Abscheron , voisine de Baku. Là , dans un espace dont l'étendue indéterminée change avec le

cours des années, la terre argilleuse & pénétrée de naphte, s'allume, dès qu'on la touche avec un charbon ardent; aussi-tôt s'élève, & même à quelques pieds du sol, si l'air est calme, une flamme d'un jaune bleuâtre, qui ne s'éteint jamais d'elle-même, chauffe le terrain sans le consumer, & répand une odeur désagréable. La chaux se fait d'elle-même dans ce lieu: il suffit d'enlever la superficie du terrain, d'y entasser les pierres, de les recouvrir, & elles se calcinent en deux ou trois jours.

Il n'est pas fort étonnant que les Indiens se soient imaginé que Dieu avait jeté le diable dans ce feu inextinguible, auquel, selon eux, sa graisse sert d'aliment.

On ne sera pas surpris non plus que les adorateurs du feu, ou plutôt ceux qui révèrent le feu comme un symbole de l'Être suprême, & un signe de sa présence, regardent ce lieu comme le plus sacré de l'univers. Prostrés en silence auprès d'un tuyau où monte cette flamme vénérable, ils poussent de profonds soupirs; on les voit immobiles pendant des années, dans les attitudes les plus gênantes, ne prendre aucune nourriture que celle qu'on porte à leur bouche; & souvent un total roidissement est l'unique & triste récompense de leur zèle.

A quelque distance est un puits profond, où

où découle goutte à goutte le naphte, qu'on a soin d'enlever de tems en tems. Il y a en divers autres endroits de cette contrée des sources de cette huile bitumineuse: on trouve aussi des sources, dont l'eau salée & amère au goût, s'élève en bouillonnant, ce qu'on ne peut guère attribuer qu'au naphte qui s'y mêle.

Je ne dirai rien de Schamachie, de Sallian, d'Enzelli, où la fièvre, fâcheuse compagne de M. Gmelin dans tout son voyage, le contraignit à passer l'hiver. Mais faisons connaître le *citronat*.

C'est un arbre qui croît naturellement dans toutes ces contrées, sur-tout à Enzelli, où le sol n'est qu'un sable pur. Il est haut, branchu, & son tronc devient de la grosseur d'un homme. Son fruit, gros & pesant, est oblong, d'un beau jaune, & d'une odeur agréable, sillonné d'élévations & d'enfoncemens très-sensibles. Cet arbre, semblable à ceux du jardin d'Alcinoüs, est souvent chargé tout à la fois de fleurs, de fruits déjà mûrs, & de fruits qui mûrissent encore.

Je ne ferai pas long non plus sur les autres villes du Ghilan: elles offrent peu d'objets intéressans à l'observateur.

Remarquons pourtant qu'on y trouve des juifs qui, plus méprisés, plus maltraités encore par les mahométans que par les chré-

tiens, ont perdu ces traits caractéristiques, qui par-tout ailleurs les distinguent si sensiblement des peuples au milieu desquels ils vivent dispersés.

On y trouve aussi de ces *Egyptiens* ou *Bohémiens*, communs dans l'Allemagne, où on les connaît sous le nom de *Ziegeuner*, race vagabonde & singulière, dispersée çà & là, comme les juifs, sans se confondre avec les autres peuples, dont ils diffèrent en tout, par le teint, les traits & la physionomie; par les mœurs & le genre de vie; par un langage particulier; par l'espèce d'administration, de police, qui leur est propre; par leur religion même. Ce serait un ouvrage bien curieux que celui qui nous donnerait une connaissance un peu approfondie de cette horde errante & de son origine: mais quel singulier concours de circonstances ne faudrait-il pas pour nous procurer un jour un tel livre?

Les rûriers blancs & noirs, très-communs dans le Ghilan, enrichissent cette province par le commerce de la soie. Il s'y cultive aussi plus de riz que les habitans ne peuvent en consommer.

Le Ghilan est un pays humide, marécageux & mal-sain; le séjour en est funeste aux étrangers: il faut qu'ils s'y précautionnent beaucoup contre le ferein; la pêche & la figue rafraîchissantes sont des alimens qui leur de-

viennent pernicious , peut-être parce que la peau spongieuse de ces fruits s'imbibe des exhalaisons nuisibles de l'air.

Le printems y est long & délicieux : mais les chaleurs de juillet & d'août y sont insupportables , sur-tout lorsqu'un vent du sud , qui souffle de l'Arabie , embrase l'air , & le charge d'exhalaisons infectes & putrides. On est comme dans l'étuve la plus chaude ; on n'ose respirer. Heureux encore les habitans du Ghilan , où ce vent meurtrier ne souffle guere qu'un quart-d'heure ! Mais l'infortuné voyageur , qu'il surprend sur la route de Bagdad , périt , à moins que , prévoyant qu'il doit se lever , on n'ait pu se creuser un trou dans la terre , pour s'y tenir à l'abri de son haleine mortelle , jusqu'à ce qu'il ait passé.

Au reste , le Ghilan se divise en haut & bas Ghilan , & ce que nous venons de dire ne convient pas à la partie montagneuse de la province , où nous nous faisons un plaisir de suivre M. Gmelin. Parler de montagnes , il semble presque que ce soit nous rapprocher de notre Suisse.

Déjà toutes les plantes étaient desséchées dans les contrées basses , & l'été brûlait les plaines , lorsqu'au pied de ces monts couverts de neige , M. Gmelin retrouva tous les charmes , toute la fraîcheur , toutes les couleurs du beau printems : l'air pur , vif & salubre

des montagnes exaltait son imagination ; il se croyait tour-à-tour transporté sur la cime des Pyrénées , sur le sommet de nos Alpes avec le grand Haller , ou sur le mont Ararat auprès du célèbre Tournefort. Il revoyait les plantes qui couvrent les montagnes de l'Europe ; il distinguait celles qui ne sont propres qu'à ce climat. L'aigle des Alpes habitait aussi les cavités inaccessibles de ces rochers aériens. Une autre nature s'offrait aux regards satisfaits de l'observateur.

Les vapeurs qui s'exhalent de la mer Caspienne , s'amassent sur ces monts , y produisent de continuelles variations de tems. Quelquefois , pendant qu'un épais brouillard retombe en pluie abondante vers le milieu d'une montagne , le sommet & le pied en sont également fereins.

Quelques-unes de ces montagnes sont exposées pendant l'hiver à un froid si rigoureux , que les oiseaux voraces qui les habitent , sont alors forcés d'en descendre.

Il s'y forme des amas d'une neige éternelle , dont les habitans de la plaine , pendant les ardeurs insupportables de leur été , font usage pour rafraîchir leurs boissons. Il semble presque que la nature ait pris plaisir à ménager ce soulagement aux peuples des pays chauds. Ainsi l'Etna fournit des neiges à la brûlante Sicile , les Alpes à l'Italie , &c.

Sur ces montagnes vivent les pâtres du Ghilan, dont on voit les habitations, tantôt dispersées, tantôt rassemblées en forme de petits hameaux : ils les bâtissent de pierres de rocher entassées les unes sur les autres. Leurs nombreux troupeaux trouvent sur ces hauteurs des pâturages abondans ; & les soins qu'ils exigent sont l'unique occupation de ces montagnards. Ils ne sont pas riches, mais ils paraissent bien portans & robustes, & l'on voit beaucoup de vieillards parmi eux.

De tout ce que dit M. Gmelin sur les montagnes du Ghilan, on peut conclure qu'à peu de chose près toutes les montagnes se ressemblent : mêmes plantes, mêmes animaux ; & dans les hommes qui les habitent, même stature, même tempérament, mêmes mœurs ; tandis que dans les plaines qui s'étendent à leurs pieds, tout est différent, & l'on n'observe aucun rapport entre les divers pays. Ce phénomène est aisé à expliquer.

Du Ghilan, notre voyageur passa dans le Masanderan ; & pendant cette traversée, il eut à essuyer pendant trois heures une pluie très-sensiblement salée. Les pluies & les rosées salées ne sont pas rares dans ces contrées ; soit que ces particules salines s'évaporent de la mer Caspienne, soit que plutôt elles s'exhalent du sol même de ces provinces, où le sel abonde.

Parlons encore d'un beau pont de pierre sur la riviere d'*Arasbei*. Les débordemens de cette riviere faisaient périr journellement quantité de personnes : jamais schach, visir, ni khan, n'avait pensé à y remédier. Un bon prêtre musulman (quoi qu'on en dise, les prêtres valent souvent mieux encore que les grands) s'avisa de faire construire ce pont à ses frais, & prononça une malédiction contre tout schach, visir, ou khan, qui traverserait ce pont à cheval. Il paraîtra bien singulier sans doute à nos innombrables philosophes, que les grands de ce pays soient assez fots pour respecter la malédiction de l'homme de bien, pour en craindre les effets, pour descendre de cheval, & passer le pont à pied... Mais quoi ! ils n'ont pas nos lumieres.

Au hafard de paraître bien long, je veux achever ici de rendre compte de ce volume ; & pour cela, il faut encore, selon ma méthode, revenir sur les faits & les observations d'histoire naturelle, qui ont quelque chose d'intéressant & de curieux.

Commençons par rapporter la maniere dont les Persans dressent leurs chevaux à courir avec une vitesse réellement incroyable, puisqu'en moins d'une heure & demie ils leur font parcourir un espace de plus de vingt-cinq lieues communes de France. Veut-on les préparer à cette course forcée ? On les

affame; on leur retranche par degrés leur nourriture; on les réduit enfin à une poignée d'orge par jour : le cheval , amaigri par ce régime , n'a plus que la peau & les os. Le grand jour de la course venu , on ne lui donne absolument ni à manger , ni à boire. Quand il est passé , on le remet par degrés à sa portion accoutumée. Au reste, les chevaux sont une des grandes passions des Persans : qu'ils perdent leur maison , leurs effets , leur bien , s'ils sauvent leur écurie , c'est assez.

On trouve dans le Ghilan des tortues d'une grosseur si énorme , que plusieurs personnes peuvent se tenir ensemble sur leur écaille , & être ainsi portés & comme chariés par ce lent animal. Les Persans ont horreur de manger sa chair , de même que celle des esturgeons , des béluges & des autres gros poissons. Cette horreur est superstitieuse. Des poissons d'une semblable taille ne feraient , selon eux , n'être que des poissons : il faut bien que ce soit , ou des hommes métamorphosés , ou des créatures de quelque espèce particulière.

Nos voyageurs ont eu occasion d'observer souvent le *chacal* , espèce moyenne , à ce que pense M. Gmelin , entre le loup & le renard : il ressemble plus au loup ; mais ses mœurs sont celles du renard. Quoiqu'animal carnacier , il s'engraisse de fruits en automne. Ils

habitent les bois voisins des montagnes : de là ils descendent avec la nuit dans la plaine ; ils visitent les villes , les bourgs , les villages & les fermes. Ils marchent ordinairement en troupe : l'allure rampante , la tête allongée en avant , ils épient en silence , ils cherchent , ils flairent quelque proie : l'aperçoivent - ils ? suivent-ils la piste ? leur vélocité surpasse encore celle du loup. Ravisseurs audacieux , ils ne se bornent pas à dépeupler la basse-cour du fermier ; ils entrent par-tout , dans les tentes , dans les habitations qu'ils trouvent ouvertes ; ils enlèvent tout , fouliers , bottes , pain , fromage , rien n'est en sûreté. Attirés de loin par l'odeur infecte d'un cadavre qui se corrompt , ils le déterrent , à moins que la fosse ne soit très-profonde , & recouverte de pierres & d'épines. On les entend avec horreur pousser au milieu du silence de la nuit leurs cris féroces & lugubres : les hurlemens s'entre-répondent , & sont entrecoupés d'aboiemens pareils à ceux du chien. En Perse , ils semblent respecter l'espèce humaine : mais dans les Indes Orientales , où ils sont très-communs , ils dévoreraient assez souvent des enfans ; quelquefois même , enhardis par la faim pressante , ils osent dans leur rage s'élancer sur l'homme , & attaquer sa vie.

Cette vilaine race d'animaux ferait-elle ,

comme le soupçonne M. Pallas, la souche primitive de notre chien domestique? De son naturel, le chacal rapace craint peu l'homme; on l'apprivoise aisément; il laisse alors jouer avec lui, sans jamais mordre; il devient même caressant. Le chacal, au rapport de Chardin, se laisse dresser à toutes sortes d'usages: notre observateur l'a vu se plaire avec le chien de berger. Il touche à l'espece du loup & à celle du renard; il engendre avec l'une & l'autre: cela expliquerait en partie la prodigieuse variété de taille & de forme qu'on observe parmi les chiens. Peut-être ces grands chiens de l'Inde, dont il est fait mention dans l'histoire d'Alexandre, étaient-ils provenus du mélange de la hyene avec le chacal. Je pense, comme le traducteur de l'ouvrage que j'analyse, que cette conjecture est très-ingénieuse & très-vraisemblable.

On sera bien-aise aussi de connaître le *porc-épic à panache*; il est digne de remarque par la maniere dont il creuse ses terriers. Ils sont très-profonds en tout sens: un seul terrier en renferme une quantité de plus petits, qui tous ensemble forment comme une espece de labyrinthe. C'est là que cet animal cherche un asyle contre les poursuites de ses ennemis, & pour être plus en sûreté, ils gagnent la loge la plus reculée & la plus pro-

fonde. Mais au fond même de sa retraite souterraine, l'homme, aux efforts obstinés duquel rien n'échappe dans la nature, contre qui il n'y a point d'asyle sûr, ni de cachette impénétrable, vient encore à bout de l'atteindre. Il en coûte un jour entier de travail. Tout l'édifice souterrain n'a qu'une seule ouverture; il faut creuser, enlever la terre de tous les côtés, fouiller profondément. On y trouve toujours plusieurs habitans, parmi lesquels sont aussi des blaireaux qui même font leurs petits dans le terrier commun. Découverts enfin à force de tems & de patience, ils ne se rendent point; ils tentent tous les moyens de fuite; ils entreprennent de faire encore quelque résistance. On les voit roulés en boule & hérissés de leurs piquans, les dresser avec effort, comme pour les darder. Sont-ils enfin captifs? jamais on ne les rend familiers; il est comme impossible de les contenir. C'est en vain qu'on veut les retenir par l'appât d'une nourriture abondante: sans cesse occupés à percer les loges où ils sont renfermés, ils disparaissent tout-à-coup au moment qu'on s'y attend le moins; ils faisaient le premier instant favorable pour recouvrer la liberté. Cet intéressant animal se nourrit de toutes sortes de feuilles & de racines; il vit de choux, de fruits; mais il préfère le buis à tout; c'est dans les bois de buis

qu'il établit ordinairement sa demeure.

C'est encore une chose intéressante que les conjectures de nos naturalistes sur la cause qui détermine les émigrations régulières de tant d'espèces d'oiseaux. Serait-ce le besoin, la disette de nourriture? Mais, tandis que les rizieres marécageuses du Ghilan, tandis que toutes les côtes de la mer Caspienne leur offrent en abondance tout ce dont ils ont besoin, pourquoi verrait-on ces fugitifs habitans des airs entreprendre en grandes troupes des voyages lointains? Iraient-ils chercher bien loin ce qui se trouverait à leur portée? Ces courses ne seraient-elles point plutôt des voyages de plaisir, qui se font sans aucun projet? Serait-ce simplement l'habitude, l'imitation, le goût du changement, qui les produit? Serait-ce peut-être le desir de se livrer avec moins d'obstacles sous des climats plus tempérés à leurs amours déjà si vifs & si brûlans? Quant aux oiseaux aquatiques, il paraît que, semblables à cet égard aux poissons, c'est la fraîcheur des eaux courantes qui les attire; ils suivent, ils remontent le cours des grands fleuves, se plaisent le long de leurs bords, s'attroupent en foule auprès de leur embouchure. Il est donc au moins très-possible que le desir d'aller jouir de la fraîcheur des eaux soit le motif de leurs émigrations.

La dernière observation que jè rapporterai , concerne la culture de la vigne. Dans le Ghilan, elle produit une surprenante quantité de raisins : elle y croît en liberté dans le voisinage des bois , où elle se plaît & prospere ; ses sèps , de la grosseur du bras , s'élèvent à perte de vue , s'entortillent au-dessus des plus hauts arbres , s'entre-mèlent les uns dans les autres , de manière que dans les endroits négligés on ne peut se frayer un passage. Ne faudrait-il point , demandent nos naturalistes , dans la culture de la vigne , porter sa principale attention sur la nature de cette plante , lui accorder plus d'espace , transplanter ses sèps , afin qu'ils pussent s'élever & s'étendre , & que la sève gènée & captive circulât librement de tous côtés ? N'est-ce point pour cela qu'on voit se charger d'une plus grande quantité de raisins les sèps qui s'élèvent en treilles le long de nos murs & de nos maisons ? La vigne n'a pas besoin , pour réussir , de l'exposition des collines ; elle se plaît aussi dans les vallons ; peut-être même les lieux bas lui conviennent-ils mieux encore que les hauteurs , parce qu'elle n'y manque jamais de cette humidité dont elle ne peut se passer. Seulement il faut se souvenir que la vigne est une plante grimpante , & la traiter en conséquence. Alors ses feuilles plus nombreuses , se déve-

loppant au printems , garantiront les jeunes pousées des impressions du froid.

Maintenant j'ai pleinement achevé de rendre compte de cet ouvrage ; j'ai même tâché d'être assez exact dans cette analyse , pour qu'en réunissant mes cinq extraits , tout lecteur de ce journal pût aisément se passer du livre ; j'ai cherché à ne rien omettre du tout de ce qui pouvait intéresser : c'était mon but.

Il ne me reste , pour remplir tous mes devoirs de journaliste , qu'à porter modestement un jugement sur cet ouvrage.

Il doit réussir ; il réussira sans doute. J'espère que la suite ne se fera pas attendre bien long-tems. Il y a dans ce voyage trop de choses intéressantes dans tous les différens genres , il est trop instructif & trop amusant , pour que le public n'en desire pas la continuation.

Des notes très-bien faites ajoutent encore à l'intérêt de l'ouvrage. On les doit au traducteur. Elles prouvent de vastes connaissances , supposent un esprit d'observation , & font toujours penser le lecteur.

Mais on pourrait désirer que le style de la traduction fût en général plus correct , plus précis , plus élégant : assez souvent il n'est pas même français ; quelquefois il manque de clarté , & presque toujours d'aisance. On s'apperçoit trop qu'on lit une traduction.

A titre de rédaction, on peut trouver encore qu'il y a des longueurs. On passe au premier observateur une manière de narrer un peu lente, un peu embarrassée; mais si quelqu'un rédige ses observations, il semble qu'on ait droit d'exiger de lui une narration plus succinte.

On voudrait aussi que le rédacteur rassemblât sous le même point de vue tout ce qui a rapport au même objet. Par exemple, ce que j'ai dit du chacal, est en deux endroits différens; on aimerait mieux le trouver de suite.

Je relève ces défauts, d'autant plus volontiers qu'ils sont légers, qu'ils n'empêchent point que l'ouvrage ne se lise avec beaucoup de plaisir & d'intérêt, & que d'ailleurs on peut aisément les corriger. C.

II. *Voyage historique & littéraire dans la Suisse occidentale, 3 vol. in-8°. Neuchâtel, chez la Société Typographique.*

Avertissement de l'auteur.

CET ouvrage a déjà été annoncé il y a quelque tems; mais les matériaux s'étant accumulés entre les mains de l'auteur, il s'est vu obligé d'en changer la forme, & d'en faire

trois tomes. On a mis à la tête une notice des livres les plus propres à faire connaître la géographie, la politique & l'histoire de la Suisse aux étrangers qui ne donnent pas volontiers beaucoup de tems à s'instruire de la constitution d'un pays qui occupe si peu de place sur la superficie du globe. Nous y avons fait mention de quelques livres de voyages nouvellement publiés; ceux qui prendront la peine de les parcourir, verront combien les manieres d'envisager la Suisse sont différentes. Parmi les auteurs qui ont parlé de ce pays, les uns l'ont représenté comme l'asyle de la liberté & des mœurs de l'âge d'or; d'autres, moins favorablement prévenus & jugeant un peuple entier d'après quelques faits particuliers, ont cru voir en Suisse un tableau de corruption & de vénalité. Les uns ont vanté la douceur du gouvernement & la tolérance établie en Suisse; d'autres y ont vu l'abus du pouvoir, des loix arbitraires, l'intolérance, la crédulité, des peuples opprimés par des magistrats injustes & avides d'argent. On a exagéré de part & d'autre le bien & le mal. La Suisse offre des contrastes sans nombre dans le physique comme dans le moral. L'idée qu'un voyageur prend de ce pays, dépend d'un grand nombre de circonstances, du hasard, des saisons même, & sur-tout des gens qu'il rencontre sur son

chemin. On trouve tour-à-tour les chaleurs de l'Italie & les froids du nord, l'aifance & la misere, la liberté & la servitude. A voir ce grand nombre d'enfans accoutumés à mendier l'argent des voyageurs, on dirait que le peuple n'a pas de pain; mais cette habitude est plutôt un défaut de la police. Beaucoup de gens, parmi ceux même qui devraient être mieux instruits, regardent les Suisses comme une nation de payfans uniquement occupés de leurs troupeaux. Ceux qui ont voyagé chez eux savent qu'on trouve aujourd'hui dans quelques villes une société agréable, de l'aifance, des gens de lettres, le goût des arts, & ce luxe, suite inséparable de la prospérité, dont on ne doit condamner que l'abus.

On aurait pu donner à cet ouvrage un autre titre. Ce n'est point un journal de voyage, ni un itinéraire, mais plutôt une suite d'observations sur l'histoire, les mœurs, la géographie & les antiquités; les arts & les artistes. On trouvera à la fin de cet ouvrage une dissertation sur les voies romaines qui passaient par l'Helvétie, & les restes qu'on en voit encore en divers endroits. Chaque volume sera terminé par des pieces intéressantes, dont quelques-unes n'ont jamais paru, servant d'éclaircissemens à l'histoire de ce pays. Pour donner plus d'utilité à cet ouvrage,

ouvrage, on y a joint une carte de la Suisse, dans laquelle on n'a mis que les villes & les bourgs les plus remarquables, les lacs & les rivières, les grands chemins les plus considérables, les anciennes voies romaines, & quelques indications des endroits où il y a des restes d'antiquités. Cette carte sera donc uniquement relative à notre ouvrage, sans observer l'exactitude rigoureuse des géographes, qui manque d'ailleurs également dans toutes les cartes de Suisse publiées jusqu'à présent. On a parlé dans le prospectus de cet ouvrage, de l'étendue & de la population de la Suisse, sujet intéressant, & qu'il est difficile de traiter avec quelque certitude. Nous allons nous réduire ici à quelques observations. Un anonyme de Zurich, versé dans la géographie & les mathématiques, a traité ce sujet dans une brochure imprimée il y a quelques années. Ses résultats sur l'étendue de la Suisse, & des différens états qui font partie de ce qu'on appelle les Suisses & leurs alliés, sont exprimés par lieues quarrées ou grandes milles de 15 au degré. La somme totale lui a donné 955 milles. Après avoir donné ce résultat, l'auteur traite de la force relative de chaque état de la Suisse en particulier, qui consiste dans la raison composée de leur étendue & de leur population. L'auteur parlant la langue des physiciens, donne à ce

rapport le nom de *densité*. Deux états pourraient être égaux en étendue, & l'un pourrait avoir le double d'habitans.

La guerre qui ruine d'autres nations est utile aux Suisses, parce qu'ils ne la font jamais chez eux; & malgré tout ce qui semble encore manquer à la prospérité de cette nation, nous pouvons encore une fois leur appliquer ces beaux vers d'un poète Anglais :

*Helvetias hills behold, th' aërial feat
Of long supported liberty, who thence
Securely resting on her faithful shield
The warriors corslet flaming on her breast
Looks down with scorn on spacious realms, that
groan
In servitude around her, and her sword
With dauntless skill high brandishing defies.
The Austrian eagle and imperious Gaul.*

III. *Théâtre à l'usage des jeunes personnes, tome II. En Suisse, chez les libraires associés, 1780.*

Je ferai moins long sur ce volume que sur le précédent; il offre à peu près les mêmes beautés & les mêmes défauts; il donnerait

lieu à la même critique & aux mêmes réflexions. Toujours beaucoup de morale, assez souvent même un peu trop, au gré de ceux qui, comme moi, s'ennuient aux *Sermons du R. P. La Chaussée* ; quelquefois d'excellentes choses, & quelquefois aussi un étalage un peu fade de sensibilité factice & purement sociale, des exagérations de style, un ton prêcheur & emphatique ; en général trop peu de gaieté, trop peu de mouvement & d'action, mais cependant une lecture intéressante, agréable : voilà madame la comtesse de Genlis.

Il n'y a rien dans ce second tome qui soit aussi bon que *la Curieuse & les Dangers du monde*, & rien en revanche qui soit aussi mauvais qu'*Agar*. Par-là-même nous nous y arrêterons moins.

Il renferme six pieces. La première est une leçon de bienfaisance : elle est intitulée *l'Aveugle de Spa*.

Miladi Sémur, pendant son séjour à Spa, trouvant assez peu de plaisir aux amusemens ordinaires des buveurs d'eaux, & vivant d'une manière retirée, y cherche des objets de bienfaisance & de compassion. Pour les découvrir, elle s'adresse à un bon capucin, nommé le pere Antoine, excellent homme & grand amateur d'œilletons. Il lui indique la famille *Aglebert*.

Le pere est cordonnier ; sa femme , fille d'un maître d'école , instruite & bien élevée selon son état , travaille en linge : ils ont cinq enfans. Ces honnêtes gens , quoique pauvres eux-mêmes , ont retiré chez eux une pauvre aveugle , dénuée de tout , dont ils prennent soin avec tendresse. Cette bonne action leur paraît toute simple ; ils ne conçoivent pas qu'on s'en étonne.

Miladi Sémur leur donne 150 louis ; ils font bien mérités : elle veut savoir leur nom , entrer chez eux ; cela est fort bien : mais elle les loue avec un peu d'emphase , & dans son enthousiasme embrasse l'honnête Catherine Aglebert ; cela est de trop à mon gré.

Quoi qu'il en soit , ce petit drame offre un tableau très-intéressant , & d'autant plus intéressant que le fond en est historique & vrai.

Il y a d'ailleurs des beautés de détail dans cette piece. Voici , par exemple , un trait que rapporte miladi Sémur d'une dame Française , à la fois compatissante & frivole. Un pauvre vieillard estropié lui demandait l'aumône ; elle s'émeut ; elle tire sa bourse ; elle était prête à la lui donner , lorsque par malheur un marchand de bonnets de plumes vient à passer & ouvre son carton. Le vieillard est oublié , ses plaintes ne sont plus écoutées qu'avec distraction : les brinborions du colporteur remplissent seuls en ce moment

toute la capacité de l'ame sensible de la dame : a-t-on deux doses d'attention ? Elle achete toute la boutique du marchand , & ce premier besoin satisfait, jette au mendiant, pour s'en débarrasser , une petite piece de monnoie. En la ramassant , il s'écrie : *Ma femme & mes enfans ne mourront pas aujourd'hui !* Ces mots ont retrouvé le chemin du cœur de la dame aux bonnets ; la sensibilité reprend le dessus : elle demande crédit au marchand , s'engage à le payer plus cher , & donne sa bourse entiere au vieillard. Cela me semble bien vu , caractéristique , propre à faire penser... Malheureuse frivolité , combien tu gâtes de vertus !

Le rôle du bon pere Antoine est aussi très-bien fait. Pour le faire connaître , je vais transcrire ici son entretien avec miladi Sémur : c'est une scene charmante ; elle est gaie & attendrissante à la fois.

MILADI SÉMUR. Ce pauvre pere Antoine , avec quelle peine il marche ! Quel dommage qu'il soit si vieux ! il a un si bon cœur !.. Bonjour , pere Antoine. Il y a une heure que je vous attends.

LE PERE ANTOINE, *un bouquet à la main.* Je n'ai pas voulu sortir sans apporter un petit bouquet à miladi , & je n'avais pas une rose. Enfin , un de nos freres m'en a donné deux... Mais ces œillets sont de mon jardin.

MIL. S. Ils sont superbes.

LE P. A. Oh ! en fait d'œillets , je ne crains personne. Sans me vanter , j'ai les plus beaux œillets !... Enfin , miladi , vous n'êtes pas encore venue voir mon jardin depuis qu'il y a des œillets.

MIL. S. J'irai sûrement. Mais c'est que dans votre jardin public il y a toujours tant de monde , & je suis si sauvage !... Ah ça , pere Antoine , parlons de nos affaires. Eh bien , m'avez-vous trouvé une famille bien pauvre & bien vertueuse ?

LE P. A. J'ai trouvé ... ah miladi , j'ai trouvé un trésor ! Une femme , un mari , cinq enfans , & dans une misère !... Et puis , si vous saviez la charité dont ces gens-là sont capables , & la bonne œuvre qu'ils ont faite !..

MIL. S. Vous me comblez de joie , mon pere. Eh bien ? ...

LE P. A. Oh ! c'est une longue histoire. D'abord , le mari s'appelle Aglebert... Mais , voulez-vous venir chez eux ? Il faut voir cela pour le croire.

MIL. S. Ecoutez , revenez ici dans deux heures , nous irons ensemble chez ces bonnes gens : mais en attendant , dites-moi leur histoire en deux mots.

LE P. A. En deux mots !... Il me faudrait plus de trois quarts d'heure pour le simple préambule ; & puis d'ailleurs , je n'ai jamais

rien fu dire en deux mots. (a)

MIL. S. Je m'en apperçois. Eh bien, mon pere, à ce soir. J'entends du monde qui vient vers nous, & nous serions interrompus.

LE P. A. Et de mon côté, j'ai quelques petites affaires; mais à sept heures je serai ici.

MIL. S. Et vous m'y trouverez. Adieu, pere Antoine.

LE P. A. *revenant.* Miladi, vous viendrez voir mes œillets, n'est-ce pas?

MIL. S. Oui, pere Antoine, je vous le promets : vous y pouvez compter.

LE P. A. Oh! c'est que ce sont les plus honnêtes gens!

MIL. S. Quoi! vos œillets?...

LE P. A. Non, je parlais de ces bons Aglebert; c'est une famille de Dieu. (*Il fait quelques pas, revient, & dit d'un air de confiance :*) J'en ai un panaché rouge & blanc, qui est unique dans Spa.

(a) Le ciel n'a pas fait à MM. les ecclésiastiques, en général, le don de la brièveté : aussi rien n'est-il plus long que leurs délibérations ; *ils n'ont jamais su rien dire en deux mots.* Je me souviens à ce propos, d'un prédicateur qui dit un jour à son auditoire qui commençait à s'impatienter : *je n'ai plus, mes freres, que deux mots à vous dire.* Ces deux mots tinrent vingt bonnes minutes.

MIL. S. J'irai le voir demain sûrement.

LE P. A. Adieu, miladi. Quelle bonne action vous ferez ce soir !

MIL. S. Les Aglebert & les œillets font une singulière confusion dans sa tête. Soulager les pauvres & cultiver ses fleurs, voilà son bonheur & ses plaisirs. Les goûts simples accompagnent presque toujours les grandes vertus. »

Il n'y a de trop que cette dernière phrase, avec son air de maxime : il fallait la laisser faire au lecteur.

Je citerai encore un trait qui m'a fait plaisir. Louison, petite fille de madame Aglebert, est assise aux pieds de la pauvre aveugle, & fait un bouquet de violettes : l'aveugle, par un mouvement involontaire, la dérange & fait tomber les violettes : l'enfant se dépite, & jette son bouquet. Sa mère lui dit :

« Louison, vous êtes donc fâchée contre Goton ?

LOUISON. Mais oui; elle a jeté mes violettes.

MADAME AGLEBERT. Nous parlerons de cela tout-à-l'heure. Mais auparavant, prenez mon rouet, & le portez à la maison.

L. Volontiers, maman !... Ah ! il est trop lourd : je ne peux seulement pas le soulever.

MAD. A. Eh bien, Louison, je ne t'aime plus, puisque tu ne peux pas porter mon rouet.

L. *pleurant.* Mais, maman, je n'en ai pas la force; est-ce que c'est ma faute?

MAD. A. Tu trouves donc que j'ai tort de t'en vouloir pour cela?

L. Oh oui, maman, vous avez tort. Et puis, vous savez bien que je suis trop petite pour porter ce grand vilain rouet.

MAD. A. Et toi, ne fais-tu pas que Gotton est aveugle? Pouvait-elle voir tes fleurs? Et pouvait-elle t'aider à les ramasser?

L. Eh bien, j'ai eu tort de pleurer & de me dépiter contr'elle. „

Cela ne vaut-il pas une bonne leçon sur l'éducation des enfans?

La Colombe est une petite piece qui a quelque chose de pastoral, & dont la simplicité doit plaire aux amateurs de ce genre.

Rosine aime beaucoup sa sœur Amélie, mais c'est d'une amitié inquiète, incommode: elle ne se trouve jamais assez aimée; elle croit toujours qu'Amélie lui préfère quelque chose; elle est jalouse de tout ce qu'Amélie aime: elle aime en un mot d'amitié, comme on aime d'amour. Cela arrive assez souvent aux jeunes gens des deux sexes; ils sont amoureux de leurs amis.

Pendant que Rosine tourmente sa sœur de questions sur la maniere dont elle l'aime, sur l'espece d'attachement qu'elle a pour elle, dont sa délicate sensibilité l'empêche d'être

entièrement satisfaite, Zélis survient, Zélis, leur amie commune, dont elle avait été jalouse. Celle-ci ne fait qu'arriver de Paris, où elle a passé quelques mois; elle en revient très-mécontente : une bonne petite villageoise peut-elle se plaire dans le séjour de la gêne & de l'ennui ? Des promenades sablées, alignées, où il faut toujours marcher gravement ; une parure incommode, qu'on craint de déranger ; des bals, où l'on étouffe dans une chambre, où l'on ne danse point, où les élégans de la ville ont la sottise inhumanité de rire aux dépens de la pauvre jeune fille, & de son air gauche... Oh ! avec quelle joie on quitte tout cela, pour revenir trouver l'aisance & la liberté dans les campagnes ! Cette scène, sans être neuve, est jolie & naïve : donnons-en un échantillon.

ROSINE. Combien avez-vous fait de lieues ?

ZÉLIS. J'en ai fait le calcul sur mon journal... Je vais vous le dire, attendez... Il y a d'ici à Paris quarante lieues. Quarante lieues pour aller, quarante lieues pour revenir, cela fait quatre-vingts lieues.

Amélie & Rosine ensemble. Vous avez fait quatre-vingts lieues !

Z. Tout autant.

R. Cela est prodigieux.

AMÉLIE. Quatre-vingts lieues en six mois ! Vous devez être bien fatiguée.

Z. Non, pas trop.

R. Ah ça, parlez-nous donc un peu de Paris. Comment l'avez-vous trouvé?

Z. Oh! je l'ai trouvé... bien bruyant... c'est un train!...

A. Vous avez vu les Tuileries? On dit que c'est une si belle promenade.

Z. Pas trop. De grandes allées toutes droites, un grand rond d'une eau sale... Et puis, pas une fleur. Imaginez-vous que j'y ai cherché tout un jour de la violette, sans en trouver un seul brin.

R. Oh! j'aime mieux notre allée de saulés sur le bord de la rivière.

Z. Et moi aussi, je vous assure... J'étais triste à Paris : toujours des murs, des maisons; point de verdure au mois de juin... Si vous saviez comme cela serre le cœur!

R. Oh! je l'imagine facilement.,

Quelque bel-esprit pourrait trouver tout cela un peu fade: je ne le trouve que simple & naturel.

La conversation tombe sur une colombe, à laquelle Amélie s'est beaucoup attachée pendant l'absence de Zélis. Rosine, qui est jalouse de la colombe, se dépite & sort.

Un moment après, on vient apprendre à Amélie, que la volière est ouverte, & que l'oiseau chéri a disparu: elle en est vivement affligée.

On devine que c'est un tour de Rosine. Elle a fait sa rivale captive, & la tient en son pouvoir : la pauvre colombe est emprisonnée dans un panier. Cependant, touchée de la douleur d'Amélie, elle a la force de la lui rendre ; & sa sœur à son tour, pour la tranquilliser tout-à-fait, lui fait présent de l'oiseau.

Venons à *Cécile*. C'est une jeune personne qui a pris le parti de se faire religieuse, afin qu'il reste à une sœur qu'elle chérit, assez de bien pour épouser un jeune homme rempli de mérite. Comme elle est de bonne famille, on la prévient, on la caresse, on a mille petits égards pour elle : tout cela ne la séduit point ; elle n'en trouve pas les religieuses moins sottes, leur gaieté moins déplaisante, leurs manières moins ridicules, leur société moins désagréable. Il y a entr'autres une vieille *mere Opportune*, âgée de soixante ans, qui veut toujours plaisanter de tout, rit elle-même la première de ses plaisanteries, & chacun en pâme de rire après elle. Cette gaieté de mauvais goût (plût au ciel qu'il n'y en eût que dans les couvens !) est, ce me semble, très-fidèlement peinte d'après nature : mais fallait-il la peindre ? Il y a un choix à faire entre les objets d'imitation : il y a un ridicule ennuyeux, dont la meilleure peinture n'est bonne qu'à faire bâiller. N'ou-

blions pas notre Horace :

Et quæ

Desperat tractata nitefcere poffe, relinquit.

Quelque dégoût que tout cela inspire à Cécile pour la vie de couvent, elle perfifte héroïquement dans fa réfolution. Heureufement, comme on s'y attendait, lorsqu'elle va faire fes vœux, je ne fais quel oncle meurt tout à propos ; les deux fœurs font affez riches pour n'être religieufes ni l'une, ni l'autre. Ainfi le facrifice ne fe confomme point : l'abbefle enrage, & le fpectateur eft content.

Le titre de la piece fuivante m'a prévenu contr'elle, avant que de la lire : *les Ennemies généreufes*. Que de beaux fentimens ce titre promet ! Que de noblefle dans l'ame & dans les procédés ! Que de délicateffe ! Tout cela n'eft malheureusement que trop beau : admire qui peut ; mais on ne rit point, on ne s'amufe point. On s'inſtruit, dira-t-on. A la bonne heure, c'eft quelque chofe ; mais jevoudrais fort qu'on trouvât quelque moyen de m'inſtruire fans m'ennuyer. Sinon,

Montez en chaire, & là, comme un docteur,

Allez de vos fermons endormir l'auditeur.

Mais quand on fait des comédies, on n'a pas ce droit-là.

Et puis, qu'il me foit permis de douter que

ces beaux modeles contribuent si fort à l'instruction des jeunes personnes. C'est une excellente chose assurément que les bons procédés ; je les aime fort : mais il y faut de la simplicité, & je trouve qu'à force de raffiner sur cette matiere, on gâte tout. Une jeune personne s'est-elle une fois un peu trop fortement entêtée de cette morale ? gare la fadeur, l'entortillage, l'affectation, la *préciosité* ! L'ame se rétrécit, le caractere se rapetisse... Je ferais volontiers une longue dissertation sur ce sujet. Elle déplairait peut-être, & sur-tout aux dames ; je n'en ai déjà què trop dit.

Or ces ennemies généreuses sont deux intimes amies qu'on est venu à bout de brouiller. Le mari & la belle-sœur de l'une ont bien calomnié l'autre, qui par un excès de vertu, n'a point voulu se justifier à leurs dépens, pour ne pas troubler la paix d'une famille. Les voilà donc désunies, mais ne se plaignant jamais l'une de l'autre, & conservant l'une pour l'autre un grand fond d'attachement. Une de leurs amies communes, revenue nouvellement d'une ambassade, où elle a suivi son mari, entreprend d'approfondir le mystere de cette brouillerie, & y parvient. Le mari s'est ruiné, part pour les Indes, & laisse sa femme dans le plus grand embarras : alors son amie se retrouve, se jus-

tifie, & l'oblige à venir partager son logement & sa fortune.

J'avoue que j'aurais peine à pardonner une telle vertu à mon ami intime : son premier devoir, à ce qu'il me semble, ferait toujours de se justifier à mes yeux ; le reste s'arrangerait après, s'il pouvait. Je crois qu'à cet égard, Cicéron & les autres anciens, qui croyaient s'entendre en amitié, auraient pensé tout bonnement comme moi. Mais aujourd'hui, ce n'est plus cela ; notre morale s'est perfectionnée ; nous avons une manière d'aimer bien plus délicate : Oreste & Pylade feraient tout surpris des belles leçons que nous leur donnerions sur ce chapitre... Que je hais tous ces raffinemens ! Dieu nous donne des amis à l'antique !

Encore une autre pièce, dont bien des gens ne me pardonneront pas d'être assez peu satisfait, c'est la *Bonne Mere* : en voici le sujet.

La comtesse d'Orsan a donné tous ses soins à l'éducation de sa famille. Emilie, sa fille aînée, récompense ces soins par le mérite le plus distingué, & par un attachement passionné pour cette excellente mere. Elle a toutes les qualités, tous les talens de son sexe ; elle fait l'admiration de tous les gens sensés, & les délices de tous ceux qui l'environnent.

Il se présente pour elle un parti très-avan-

tageux à tous égards : c'est un monsieur de Moncalde, jeune, bien fait, aimable, riche, de bonnes mœurs, qu'Emilie elle-même distingue... Mais il est Portugais, & veut que son épouse s'engage à le suivre dans son pays.

Cette funeste condition désespère l'infortunée comtesse : comment vivre séparée d'une fille aussi justement chérie ? Cependant, comme elle n'a point d'objections à faire contre ce mariage, elle se résout à y déterminer sa fille.

Emilie, comme je l'ai dit, aime M. de Moncalde, mais c'est en fille bien née, c'est-à-dire, qu'elle le préfère à tous les hommes qu'elle connaît, mais que ce penchant est bien éloigné d'égaliser l'attachement qu'elle a pour sa mère. Quant à *l'amour*, il ne vient que d'une imagination dérégulée par la lecture des romans (a), du défaut de réflexion & de principes : c'est une passion imaginaire ; il n'est pas dans la nature qu'une jeune fille aime un homme plus que sa mère... Je le veux bien. On pourrait cependant objecter

(a) M. de la Rochefoucault dit : *il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour.* Et cela est très-vrai ; je connais de ces gens-là. Mais ne disons pas que tout le monde en soit : il s'en trouve aussi d'autres.

à cela , que ce n'est pas chez les peuples *liseurs de romans* , ni depuis l'invention des romans , qu'on trouve le plus d'amour. Qui a répandu cette ivraie dans l'ame des sauvages ? Mais , comme il y a du vrai dans ce système , surtout en ne l'appliquant qu'aux femmes , admettons-le , j'y consens.

Emilie étant ainsi disposée , on conçoit qu'il n'est pas aisé de l'engager à accepter les propositions de M. de Moncalde. C'est sa mere qui a le courage de s'en charger. Emilie pleure , se désole , ne veut pas entendre parler du *cruel* , qui ose concevoir l'idée (je conserve ses expressions) de la *ravir à sa tendre mere* , de l'*arracher* d'auprès d'elle. La comtesse est vivement touchée ; elle pourrait dire :

De grace , montrez moins à mes sens désolés

La grandeur de ma perte , & ce que vous valez.

Le *sacrifice* qu'elle fait est *affreux*. Cependant elle demeure ferme ; elle répond à tout , elle prie , elle raisonne , elle insiste , elle exige : elle l'emporte enfin. La pauvre Emilie est dans le dernier accablement : *tout l'abandonne ; l'affreux sacrifice n'est entier que pour elle...* « Je suis anéantie !... ai-je promis ?... est-il bien vrai ?... Elle me parlait de bonheur ! il n'en est plus pour moi. »

Et ce n'est pas tout. Il faut encore que la

D

comtesse console Agathe, sa seconde fille, que le départ de sa sœur met au désespoir; il faut qu'elle ait une seconde conversation avec Emilie. Est-il surprenant qu'après tous ces efforts, au moment de signer, elle succombe? Elle est prête à perdre connaissance; on l'emmene.

Il se trouve enfin que le comte de Moncalde n'a voulu que s'assurer par cette épreuve de l'estime des parens d'Emilie; il ne pense pas à retourner en Portugal, il se fixe en France... On juge aisément de la joie & des transports de tout le monde.

Eh bien! les *bonnes meres* me le pardonneront-elles? cette piece n'est pas à mon gré. L'amour maternel est sans doute un sentiment bien naturel & bien respectable: mais pour intéresser au théâtre pendant trois actes, il faut que ce soit une passion tragique, & non pas une faiblesse. La douleur de madame de Sévigné, en quittant sa fille, ne ferait pas un sujet de drame bien choisi: ce sentiment bien ménagé pourrait tout au plus fournir une scene attachante, attendrissante; mais si l'on veut en remplir toute une piece, elle fera nécessairement un peu languissante, un peu fade.

D'ailleurs, je n'aime point toutes ces expressions exagérées, tout ce désespoir de la mere & de la fille: ne dirait-on pas que c'est

Iphigénie qu'il s'agit de conduire à l'autel? L'amour, cet amour, auquel madame la comtesse de Genlis ne croit pas, est bien autant, ce me semble, dans la nature que les sentimens qu'elle fait exprimer par ses personnages: poussés à cet excès, ne deviennent-ils pas tout aussi romanesques? Et, foyons de bonne foi, on aura beau moraliser, ils intéresseront toujours moins.

Ce n'est pas qu'il n'y ait de bons endroits dans la piece; il y a entr'autres le rôle d'une niece de la comtesse, frivole, étourdie, ne sachant rien, riant le plus mal-à-propos du monde des choses les plus sérieuses, coquette achevée, prompte à s'imaginer qu'on est amoureux d'elle, qui vient demander à sa tante des conseils qu'elle trouve fort déplaisans: ce caractère est fort commun, & prête beaucoup au ridicule; il m'a plu. Il y a aussi quelques endroits qui m'ont touché; mais cette émotion passagere & comme surprise, ne m'a pas réconcilié avec le fond de la piece.

Rapportons encore un trait qui peut être instructif. Henriette, la cadette des filles de la comtesse, jeune enfant plein de vivacité, demande à sa mere la permission de donner un louis à une pauvre aveugle. Sa mere n'y consent qu'à condition qu'elle renoncera à un joli petit pupitre du prix de

trente-six livres , qu'elle avait envie d'acheter ; elle lui fait ainsi payer par le sacrifice d'une fantaisie le bonheur de soulager l'infortune , & ce bonheur ainsi mérité n'en est que mieux senti : de plus , on accoutume par-là les enfans à trouver dans le retranchement volontaire de cinquante superfluités , un moyen toujours facile d'être bienfaisans sans se déranger , & d'une manière raisonnable. J'approuve donc fort cette idée , & j'invite les peres & les meres à y faire attention. Ce n'est pas en chargeant les enfans de distribuer aux pauvres de petites aumônes , qu'on apprendra aux enfans à donner ; ils y prennent plaisir , comme à toute occupation légère , comme ils en prendraient à jeter du grain aux oiseaux d'une basse-cour : cette méthode assez usitée ne signifie du tout rien. Tenons-nous-en à celle de *la Bonne-Mere*.

La dernière piece du volume est *l'Intrigante*. Comme elle est moins sur le ton prêcheur que les deux précédentes , elle me paraît préférable. Je n'en parlerai pourtant pas fort au long , parce que je veux abrégier , & qu'il y a peu de choses originales , quoiqu'il y en ait beaucoup d'agréables.

Le caractère de *l'Intrigante* est encore neuf , & il est très-dramatique ; peu de caractères sont aussi bons à mettre au théâtre.

La baronne d'Arzele a un goût décidé pour

l'intrigue ; elle soupçonne par-tout du mystere , parce qu'elle en met dans toutes ses démarches ; elle prend toujours des voies détournées , pour parvenir à son but , n'imaginant pas même qu'on puisse venir à bout de rien par la simplicité , ni qu'avec de l'esprit on puisse se conduire autrement qu'elle. Veut-elle faire réussir quelque dessein ? elle fait jouer mille ressorts secrets ; elle ne néglige aucun des petits moyens qui s'offrent à sa pensée ; elle marche par des chemins couverts , & elle s'applaudit fort de cette maniere d'agir.

Elle a formé le projet de marier son fils avec la fille de la marquise de Bléville , femme d'un caractere tout opposé , détestant l'intrigue & les intrigans , & ne voulant point s'engager , quoique d'ailleurs ce parti lui paraisse convenable à tous égards , qu'elle ne connaisse la famille où sa fille doit entrer.

La baronne a tout arrangé à son ordinaire ; elle a fait gagner une des femmes de chambre de la marquise : pour mettre dans ses intérêts M. de Mirvaux son frere , elle lui a promis un gouvernement vacant , qu'elle était sûre de faire donner à qui elle voudrait. Mais ensuite , voulant obtenir une place à la cour pour sa future belle - fille , elle a promis ce même gouvernement en échange de la place en question , à un homme qui l'avait déjà

obtenue, & dont elle ne fait pas même le nom. Ainsi M. de Mirvaux sera trompé; mais il ne le saura qu'après la conclusion du mariage; & pour lors, qu'importe?

Pour mieux assurer encore le succès de cette affaire qu'elle a fort à cœur, l'intrigante baronne a renoué d'anciennes liaisons avec Bélinda, qui est liée avec la marquise. Cette Bélinda a été intrigante, & s'est lassée de l'être; elle a quelques remords d'aider la baronne dans cette nouvelle intrigue: mais enfin elle s'y prête, quoiqu'à regret. Ce rôle me paraît bien imaginé.

Il faut encore faire connaître Laurette, fille de la baronne. Son éducation a été fort négligée; depuis l'âge de trois ans, on l'a mise au couvent; elle en a quinze, & ne fait qu'en revenir avec tous les défauts naturels à une jeune personne élevée loin de ses parens, & sans qu'ils se mêlent de la façon dont on la gouverne. Elle était vive, & aimait à jaser; on s'est amusé de son babil, & elle est devenue une babillarde: elle faisait sans cesse de petites histoires, qu'on prenait plaisir à lui entendre conter, qu'on lui laissait volontiers altérer pour les rendre plus piquantes, & elle est devenue une menteuse.

Mademoiselle de Bléville vient voir Laurette, qui se met à babiller sans fin ni mesure, se répond pour elle, l'interrompt aussi-

tôt qu'elle ouvre la bouche , lui conte un ou deux menfonges , lui demande fes confeils fur la robe qu'elle mettra le jour des noces , & fait cent sottises pareilles , qui donnent à fa future belle-fœur très-mauvaife opinion d'elle , & par contre-coup de fa mere.

Laurette rend compte à la baronne de toute cette converfation : mais , fans qu'elle ait intention de mentir , fon récit eft infidele , parce qu'elle prête à mademoifelle de Bléville toutes les réponfes qu'elle s'eft faites en fon nom. La baronne eft très-contente , & croit l'affaire en bon train. Mais lorsqu'elle apprend de Bélinde , que , bien loin de plaire fi fort à mademoifelle de Bléville , Laurette lui a fouverainement déplu , elle s'irrite contre fa fille , la fait venir , lui reproche cette menterie , & lui défend de reparaitre devant elle. Laurette veut parler ; elle refufe abfolument de l'écouter.

Ce que Laurette avoit à dire , c'eft que l'inconnu , avec qui fa mere avoit fait le troc du gouvernement promis à M. de Mirvaux contre une place à la cour , fe trouve être précifément ce même M. de Mirvaux , enforte qu'il fait le tour qu'on a voulu lui jouer.

Comme perfonne n'a voulu écouter la menteufe Laurette , la baronne eft avertie trop tard : elle reproche à fa fille que tout ce malheur ne vient que d'elle feule , de ce qu'elle

a la honteuse habitude de mentir. Laurette fort affligée répond à cela, que c'est son éducation qui lui a fait contracter cette habitude, dont on ne lui a point montré la laideur & les affreuses conséquences. Sa mere, qui n'a rien à répondre à cela, se fâche, selon l'usage des peres & des meres, quand ils ont tort ; ce qui est une ressource bien commode contre des enfans qui ont l'insolence d'avoir raison.

Madame de Bléville a cependant été instruite de tout, & ce dernier trait a achevé de la dégoûter. On apporte un billet de sa part à la baronne pour l'aviser que tout est rompu. *L'intrigante* s'étonne, suppose un complot formé contr'elle ; il faut que quelqu'un l'ait trahie ; Bélinde aura été indiscrete : pour elle, tout ce qu'elle se reproche, c'est de n'avoir pas mis assez de mystere dans la négociation de ce gouvernement. Elle veut approfondir tout cela.

Dieu soit loué ! en voilà du moins une qui ne se corrige pas, qui soutient son caractère, qui ressemble aux gens que je connais, qui tous conservent fidèlement leurs défauts. Je me reconnais, c'est bien le train du monde. A la fin, voici un dénouement naturel, bien amené, point romanesque, & qui ne respecte point la regle de rendre tout le monde content.

La piece est d'ailleurs bien conduite & pleine de mouvement & d'action. C'est un des avantages du caractere de *l'intrigante*, comme de celui de *la curieuse* : ils mettent nécessairement de l'activité, de la vivacité, dans toute la piece.

Il manque, si je ne me trompe, un mérite bien essentiel à cette comédie, c'est d'être bien dialoguée : elle ne l'est ni bien ni mal ; mais en général le dialogue n'en est ni assez naturel, ni assez coupé ; & ce défaut lui est commun avec plusieurs autres des pieces de ce théâtre. Au reste, cela doit être, dès qu'on s'est fait un principe fondamental d'y moraliser : la morale en dialogue sera toujours un peu languissante. Comment animer beaucoup le style d'une scene, lorsqu'on veut en faire une espece de leçon raisonnée du catéchisme, déjà si froid par sa nature, qui enseigne notre morale de société ?

Nous parlerons une autre fois du troisieme volume, & toujours avec cette franchise que nous ne croyons offensante pour personne, puisqu'elle ne nous empêche point de rendre justice aux beautés de l'ouvrage & aux talens de l'auteur, dont notre méthode invariable est de rassembler & d'encadrer dans nos extraits les meilleurs endroits ; ne relevant ses fautes qu'autant qu'elles peuvent donner lieu à des discussions intéressantes : car à

quoi bon critiquer pour critiquer ?

Ceci soit dit en passant , pour le lecteur intelligent & *bénévole*.

IV. *Discours sur l'ouverture de la campagne de 1780, par un ministre protestant.*

J'AIME avoir à annoncer ce discours : on a bien fait de le rendre public, comme un témoignage honorable de l'attachement & du zèle qu'ont les protestans en France pour leur patrie & pour leur roi.

Il ne fait pas moins d'honneur aux talens de l'orateur , quel qu'il puisse être. La facilité, l'agrément, l'élégance & la noblesse du style (qualités un peu trop négligées en général par les prédicateurs protestans) le font lire avec le plus grand plaisir. On ne saurait trop dire qu'aujourd'hui ces qualités du style sont absolument nécessaires pour prêcher avec quelque fruit : je vois des gens qui ne s'en soucient guère , parce qu'ils ne peuvent y atteindre , & qui se vengent à en médire ; ils affectent de croire l'éloquence de la chaire fort au-dessus de tout cela , parce qu'ils se sentent fort au-dessous. Ces bonnes gens me rappellent le renard de la fable :

Ils sont trop verts, dit-il.

Pour moi, je leur citerai humblement ce mot de M. de Sévigné : « Comment peut-on aimer Dieu, quand on n'en entend jamais parler comme il convient ? »

Mais tout a ses bornes, & je comprends qu'un critique exact, en accordant à l'auteur de ce discours de très-grands talens, se croira en droit, & peut-être se croira obligé de lui reprocher un style trop fleuri, & trop chargé d'images, dont quelques-unes ne sont point convenables au genre.

L'éloquence de la chaire n'admet que des beautés simples & sévères : un coloris vif & brillant, des images riantes, contrastent presque toujours avec sa dignité ; tout ce qui est recherché ne lui convient plus. On y vogue entre les écueils. Il faut être simple, & jamais plat, ni trivial, grand sans enflure, élégant sans recherche. Comment éviter à la fois Charybde & Scylla ?

Il est vrai que dans un discours de la nature de celui-ci, la circonstance particulière semble autoriser quelques traits plus hardis qu'on n'en voudrait dans un sermon ordinaire ; & sans doute il doit être permis à l'éloquence de la chaire de tenter quelques excursions, mais courtes & rares, comme celles des abeilles de Virgile : *Excursusque breves tentat.*

Mais est-il jamais permis de dire que la

paix permet aux rois d'élever leurs têtes majestueuses, pour jeter des regards paternels sur toutes les parties de leur empire? que dans la guerre une épouse sensible s'attend sans cesse à apprendre que son époux a été *broyé sous les pas précipités des chevaux?*... *Broyé!* quel mot! quelle image!

Parlons enfin de notre discours.

Après un exorde simple & noble, selon les règles de l'art, l'orateur dans une première partie, étale avec toute la pompe de l'éloquence les avantages de la paix; il emprunte même les couleurs de la poésie.

C'est la paix qui fournit aux souverains les moyens de rendre les peuples heureux: car, pendant la guerre, que peuvent-ils?... Ici l'orateur, s'interrompant tout-à-coup, & comme entraîné naturellement hors de son sujet, reprend ainsi: "Ce qu'ils peuvent, mes frères? Ce que peut Louis notre auguste monarque. Occupé à rassembler des flottes redoutables, à en diriger les opérations, à prévenir les malheurs, à réparer les fautes, à profiter des succès, il trouve les moyens de ne point fouler ses sujets. Il n'étend point sur ses peuples une main pesante. Ce n'est pas par des moyens que son ame sensible rejette, qu'il pourvoit à la nourriture du soldat; il n'arrache pas une partie du pain que le pauvre partage à sa famille, pour se pro-

curer les moyens destructeurs qu'il emploie contre ses ennemis : il ne rend ni plus lente, ni plus difficile, la circulation des biens que la nature féconde veut répandre sur tous : il se soustrait à la nécessité d'arracher à la terre des bras utiles pour les envoyer à la mort ; nos champs ne languissent pas sans culture ; les travaux utiles ne sont pas abandonnés : en un mot, jamais guerre ne fut moins onéreuse que celle-ci. „

Après cet écart heureux & bien amené, l'orateur revient à son sujet, & fait le dénombrement des biens que procure la paix. „ L'industrie s'éveille, dit-il, aux doux accens de la paix ; elle s'anime & s'élève sous ses mains laborieuses. „ Cela n'est-il point trop poétique ? *Les mains laborieuses* de la paix ! & ce tableau : „ Elle parcourt les campagnes ; elle y met tout en mouvement ; elle y rend tout utile. Les champs arides, où l'on ne voyait pas même bondir des troupeaux, se chargent de moissons dorées : elle y rend les travaux du laboureur plus utiles ; son front n'est plus sillonné sous la main accablante de la misère ; sa chaumière mal-saine & obscure se change en une maison commode, où le jour pénètre sans lui offrir de spectacles affligeans. Tout change pour lui ; il apprend à se rendre utiles tous les biens que la nature lui offrait, sans qu'il les con-

nût : il bénit son roi & chante sa patrie. „ Trouvera-t-on que cela soit trop fleuri , trop agréable ? Pour moi , je n'ai pas le courage de le critiquer :

Le commerce se ressent aussi des douces influences de la paix : il fleurit , prospère & s'étend de toutes parts sous sa protection : il console la terre , & réunit les nations. « Par lui , la mer , qui coupe les continens , les rapproche : il couvre l'Océan , si redoutable par les tempêtes , de vaisseaux qui osent les braver , qui vont dans toutes les parties du monde distribuer le produit des arts , les secours des connaissances , qui en rapportent les richesses des extrémités de l'Asie & de l'Amérique pour l'Europe , qui en tirent de nouveaux alimens , des remèdes salutaires , qui font en un mot les liens qui unissent les différentes parties de l'univers , qui font que l'une d'elles jouit des richesses de toutes , & que toutes offrent à l'homme une patrie. Par le commerce , il n'est étranger nulle part ; sans lui , il serait étranger même à ses compatriotes. » Voilà le beau côté du commerce dans tout son lustre ; & comme on n'exige pas de l'orateur qu'il envisage un objet sous toutes ses faces , je suis fort content de ce morceau.

Pour faire ressortir ces tableaux , on n'a qu'à leur comparer celui des succès même

de la guerre. Tout ce discours est si bien écrit, que je ne puis résister au plaisir de copier sans cesse. « La guerre dépeuple les campagnes ; elle y fait voyager , pour ainsi dire , la misere & la douleur ; elle les couvre de landes arides & de malheureux en deuil... On y voit çà & là des feux de joie ; quelques chants de victoire se font entendre : mais les premiers ne brillent qu'un instant, ils ne sont que le fruit d'une ivresse passagere ; & les seconds sont interrompus par les accens déchirans de la douleur. Mais la paix, la consolante paix vient fermer les plaies de l'état ; elle vient sécher les larmes du citoyen , & faire éclore pour lui des jours sereins & calmes , où la douce voix du plaisir se fera entendre à son cœur flétri. Elle paraîtra dans les villes , pour assurer à leurs paisibles habitans qu'ils n'ont plus à craindre d'être troublés dans leurs travaux , par le son effrayant de la trompette guerriere ; elle visitera les campagnes pour les faire revivre sous son aile tranquille. On verra les cabanes désertes se remplir d'enfans joyeux , les prairies se couvrir de troupeaux qui enrichissent leurs possesseurs , les champs abandonnés , incultes , couverts de marécages & d'herbes mal-faisantes , se parer d'une verdure qui appelle l'espérance , & le moissonneur y accumuler des gerbes qu'abat le tranchant de sa faux. » Il faut en convenir,

cela est trop orné, trop pastoral ; on croit lire une églogue, une idylle, & non pas un sermon. Mais comment célébrer les douceurs & les bienfaits de la paix, sans que les riantes images de la vie rustique & du bonheur champêtre viennent s'offrir en foule à une imagination animée ? On se sent gêné dans son genre ; on aimerait à pouvoir y transplanter ces expressions naïves & fleuries de Malherbe :

Comme au printems naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs.

La seconde partie du discours est liée très-heureusement à la première par cette idée. Ce sont les avantages même de la paix qui rendent quelquefois la guerre nécessaire : car ce n'est plus une paix que cette paix oppressive & honteuse, cet engourdissement plus funeste encore que la guerre, qui donne la mort à l'état. « Alors il faut se réfugier dans la guerre comme dans un asyle. » Cette expression est belle ; mais pourquoi ajouter qu'il faut que la guerre *avec ses bras de fer déchire le voile dont la honte enveloppe la paix* ? Cela est trop recherché, trop peu naturel, pour être beau.

Or la France était dans ces circonstances. Il ne lui était plus possible de supporter sans déshonneur les affronts réitérés de son orgueilleuse

gueilleuse rivale. Citons encore ici un morceau qui m'a paru le mieux fait de tout le discours.

« Quelle est, demande l'orateur avec un étonnement mêlé d'indignation, quelle est cette nation qui ose imposer des loix à l'empire français; qui parle avec la hauteur d'un maître, lorsqu'à peine on devrait lui accorder de prendre le ton humble & modeste de celui qu'on veut bien reconnaître pour son égal; qui veut régner seule sur les mers, & que son pavillon seul respecté annonce à tous les peuples, & sa puissance & sa gloire; *qui, pour me servir d'une expression puisée dans la fable, vient arracher à Neptune étonné son trident, pour en frapper tous ceux qui habitent les bords de l'Océan?* Un état dont la surface n'est pas le tiers de celle de la France; qui, dans une partie de ses provinces, ne montre que des rocs nus, des montagnes hérissées, où l'homme ne peut trouver à vivre; qui, dans celles qui sont les plus abondantes, n'a pas la fertilité, la variété des productions de nos provinces médiocres. » Comment souffrir plus long tems les outrages qu'il osa nous faire? Ce serait s'attirer le mépris des autres nations: il faut en effacer jusqu'au souvenir.

Il n'y a rien à reprendre dans cette belle tirade que cette image empruntée de la fa-

ble : sa grandeur & sa noblesse n'excusent point l'orateur chrétien qui veut en enrichir son discours : est-ce à lui à souiller la pureté de son éloquence par ces profanes beautés ?
Le trident de Neptune dans un sermon !

Non erat hic locus.

Cette même fierté de l'Angleterre a forcé ses colonies à secouer le joug d'une mere tyrannique ; & pour le faire avec succès , elles ont imploré le secours de la France. Son roi , le consolateur des opprimés , le soutien des faibles , le vengeur des peuples outragés , s'est généreusement déclaré pour eux. Tout semble promettre que la victoire ramènera la paix. " Déjà nous avons vu nos flottes oser se présenter devant celles qui étaient accoutumées à régner sans rivaux sur les vagues de l'Océan : déjà nous les avons vu se retirer devant nous , & nous abandonner l'*humide champ* où nous les avons bravées & combattues : nos flottes se sont montrées près de leurs côtes ; elles y ont porté la terreur. „ La Dominique , S. Vincent , la Grenade , „ des isles opulentes , abondantes en productions recherchées , en objets que l'habitude & la délicatesse nous ont rendu nécessaires , „ conquises par nos guerriers ;

l'alliance de l'Espagne, qui " déjà resserre & menace Gibraltar, ce lieu d'où nos ennemis, *comme dans une vedette*, veillent à la fois sur l'Océan & sur la Méditerranée; la sagesse du roi, & celle des ministres (j'ai presque dit, la sagesse du grand Sulli, secondée de toutes les lumières de ce siècle). „ Tout nous promet le retour prochain de la paix. " Nous la reverrons, accompagnée de tous les biens qu'elle répand sur les hommes, *parée des guirlandes de la gloire, & s'appuyant sur la liberté.* „

On doit aux jeunes gens de remarquer que cette dernière image est trop fleurie; que la comparaison de Gibraltar à *une vedette*, n'est pas tout-à-fait assez noble; que l'*humide champ*, ainsi que toute autre expression du même genre, n'est pas tolérable en prose. Mais après avoir fait ces petites observations utiles, il ne reste qu'à applaudir au choix heureux des mots, & sur-tout à la délicatesse, à la justesse, à la noblesse de cet éloge court & complet de M. Necker, que la postérité confirmera.

L'orateur, s'adressant ensuite aux protestans qui l'écoutent, leur représente que la paix est encore plus désirable pour eux que pour les autres Français, puisque vraisemblablement l'instant du triomphe de la patrie fera l'instant où l'on s'occupera des moyens

d'améliorer leur sort. C'est donc à eux à se prêter avec le plus d'empressement aux besoins de l'état.

Il les exhorte affectueusement à ne point abandonner le royaume où ils sont nés, où leur ame s'est développée, où ils sont devenus *amans*, époux & peres. (Pourquoi *amans* ? Il me semble que l'auditoire dut s'étonner d'entendre ce mot : c'est, je crois, la première fois qu'un prédicateur s'en est servi ; ce sera, j'espère, aussi la dernière.)
 “ Où iriez-vous, leur dit-il, où croyez-vous trouver les biens que vous auriez abandonnés ? Etranger, sans appui, vous mourrez loin de vos amis ; aucune des mains qui vous sont chères ne pourra fermer vos yeux... Cultivez l'héritage de vos peres ; il doit vous paraître un dépôt sacré. „

L'exemple de nos ancêtres ne nous justifierait pas aujourd'hui : sommes-nous en effet dans les mêmes circonstances ? “ Vient-on avec violence vous traîner au pied des autels que vous ne connaissez point ? Vous enlève-t-on vos biens ? Maintenant vous trouvez des amis dans les descendants de ceux qui nous persécutaient. . Les préjugés qu'on a eus contre nous se sont dissipés ; le fanatisme est éteint : on ne nous voit plus que comme des citoyens paisibles & des sujets utiles, qui méritent de retrouver une patrie ,

dont les regards s'attachent sur eux comme sur les autres enfans. „

S'adressant enfin au roi, & parlant au nom de tous les protestans de son royaume : “ O vous ! ô notre roi que nous révérons, lui dit-il, homme bon & juste ! (a) achevez votre ouvrage ; abaissez vos regards sur des sujets fideles qui attendent de vous le bonheur & la tranquillité. Nos maximes religieuses n'ont jamais été opposées aux intérêts des rois ; en servant Dieu, nous n'oublions pas ce que nous devons à César. Comme tous les autres Français, nous supportons le fardeau des charges publiques ; nos mains se sont exercées dans la paix à rendre l'état florissant, se sont dévouées dans toutes les guerres à combattre pour lui : l'état pourra-t-il encore nous envifager comme étrangers, comme incapables d'actes civils, comme méritant son animadversion ? „ Non, tout paraît annoncer un changement favorable : nous avons droit d'attendre cette justice du roi qui nous gouverne ; mais nous devons l'attendre avec patience.

Le bien ne s'opere guere qu'avec lenteur.

(a) Ce mot est le plus sublime de tout le discours. Quel titre plus magnifique peut-on donner à un monarque ? Sa vraie grandeur, c'est d'être un *homme bon & juste*.

D'anciens préjugés à ménager , tous les intérêts divers à concilier , des craintes vaines à dissiper , en retardent long-tems les progrès : il faut que le tems le mûrisse. En attendant cette heureuse révolution , “ foyons bons citoyens & chrétiens ”

Cette analyse est presqu'aussi longue que le discours ; car il n'est que de vingt-neuf pages. J'ai cru devoir donner plus d'étendue à mon extrait , & entrer dans un plus grand détail , parce que ce sont les détails qui instruisent , lorsqu'il s'agit de critique. La critique raisonnée d'un discours est la meilleure leçon de rhétorique. Et pour le dire en passant , puisque l'occasion s'en présente , ne serait-ce point un exercice académique à établir ? Je voudrais qu'une fois la semaine , par exemple , les jeunes gens qui se destinent à prêcher , pour se délasser de tant d'autres leçons assez peu récréatives , fussent un sermon de Saurin ou de Massillon ; qu'on examinerait avec eux idée par idée , expression par expression , dont on leur ferait remarquer les défauts , & sentir les beautés ; qu'en un mot , on éplucherait exactement avec eux. Cela vaudrait bien , quoi qu'on en dise , une leçon de théologie. C.





S E C O N D E P A R T I E.
P I E C E S F U G I T I V E S.

I. *Fragment d'un petit poëme intitulé : les
Promenades d'automne.*

SOUVENT assis sous un épais bouleau,
Les yeux fixés sur le cours d'un ruisseau,
J'ai regardé son onde fugitive,
Fuir, s'écouler, abandonner sa rive,
Se perdre enfin sous mon œil attaché (a)
Dans l'épaisseur d'un bocage caché.
Là, ramassant la feuille desséchée,
Qui, du bouleau par l'automne arrachée,
A l'aquilon prompte à se dérober,
Sur le gazon en tournant vient tomber,
Je la jetais sur sur l'eau tranquille & lente,
Dont par sa fuite elle traçait la pente.

(a) Il faudrait changer ces deux vers. Il n'est pas exact de dire : *l'œil attaché dans l'épaisseur d'un bocage*. On ne le dirait pas en prose. Et puis, ces deux vers dont la rime est en *ché*, qui précèdent immédiatement deux autres vers dont la rime est en *chée*, ne font pas un effet agréable.

72 JOURNAL HELVETIQUE.

Abandonnée à ce faible courant,
 Elle suivait le ruisseau murmurant,
 Loin du bouleau qui lui donna naissance,
 Jusques au sein de cette mer immense,
 Où, comme un point au milieu de ses eaux,
 Elle se perd dans le gouffre des flots.
 Croître & tomber, homme, c'est ton partage,
 De tes destins, voilà la vraie image,
 Disais-je en moi ; naguere nous vivions,
 L'espoir sur nous lançait quelques rayons ;
 Et dégageant le chemin de la vie
 Des noirs cyprès de la mélancolie,
 Par intervalle une attrayante erreur
 Nous laissait croire un moment au bonheur.
 Mais emportés par l'effort de l'orage,
 Ou succombant sous les glaces de l'âge,
 Après avoir compté quelques instans,
 Nous descendons sur le fleuve du tems,
 Et loin des bords du plaisir & du monde,
 L'éternité nous cache dans son onde.
 Toujours pensif, je quittais mon ruisseau,
 Et regagnais lentement le hameau :
 Combien de fois ma sensible Glicere
 Chassa la nuit de mon front trop sévère !
 Je la fixais ; son regard enchanteur

Rendait le calme & la paix à mon cœur ;
 Je l'écoutais : mon ame languissante
 Se ranimait à la voix d'une amante ;
 Et dans ses yeux rallumant son flambeau ,
 L'amour riant me peignait tout en beau.
 Ah , qu'il est doux près du toit de ses peres ,
 Vers le retour des ombres passageres ,
 De regarder la lumiere qui fuit
 Devant le voile étendu par la nuit ,
 Et de ferrer d'une main plus hardie
 Contre son cœur la main de son amie ! (a)

(a . Ces vers m'ont fait le plus grand plaisir ; & quant à moi , je desire vivement la publication du petit poëme champêtre dont ils font partie. J'aime passionnément les images ; elles ne me paraissent jamais trop détaillées , pourvu qu'elles soient vraies & naturelles : cette teinte de mélancolie douce , si convenable à des *promenades d'automne* , me plaît infiniment. Mais le public fera-t-il de mon goût ? Je n'en réponds pas à l'auteur. Il y a si peu de têtes poétiques ! On dira : " que de longueurs ! une feuille de boulean qui tombe , qui tourne , que l'eau entraîne , cela est bien intéressant ! Et tout cela , pour dire que l'homme décline , & que le tems l'entraîne , ce qui n'est assurément pas bien neuf. „ Je ne fais s'il y aura parmi mes lecteurs beaucoup de ces raisonneurs impitoyables : il faut les plaindre. L'auteur

II. *La Brune & la Blonde.*

CORYDON. Viens, Hylas, viens te reposer à l'ombre fraîche de cette grotte obscure : le chèvrefeuille s'élève au-dessus de l'entrée ; mêlé avec le jasmin , il répand dans les environs un parfum délicieux. La vue s'étend de là sur les troupeaux qui paissent dans la plaine , & nos chiens vigilans auront soin de les garder.

HYLAS. Allons , Corydon , allons nous reposer à l'ombre de la grotte. Tu connais le filet que j'ai si artistement inventé , l'alouette s'y prend en vie , & des centaines s'y prennent à la fois. Tu me chanteras une de tes jolies chansons , car aucun berger n'en fit de si jolies , & le filet est à toi.

C. Non , mais tu chanteras aussi , & tu garderas le filet.

de ces vers , & moi , nous leur souhaiterons une imagination plus animée , & un cœur plus sensible ; & sur-tout nous ne leur parlerons jamais de poésie , car ils ne savent ce que c'est. Et pourtant , résisteront-ils au charme de ces quatre vers ? *Je la fixais* , &c. Ne feront-ils point touchés de la délicatesse & de la vérité du sentiment qu'expriment si bien les deux derniers ?... O si cela est , que je les plains !

H. Hé bien, chantons tour-à-tour, toi les charmes de ta Philis, & moi la blonde Galathée.

En parlant ainsi, ils arriverent à la grotte. Une mousse tendre formait des bancs sur lesquels ils s'affirent après s'être défaltérés à la source pure qui coulait de l'intérieur : alors Corydon commença.

C. " Qu'elle est belle, ma Philis, la bergere de mon cœur ! Elle est auprès de nos jeunes beautés ce que le pan superbe est parmi les oiseaux ; toutes lui rendent un hommage envié par chacune d'elles. "

H. " Que ma Galathée a d'attraits ! Ses charmes touchent comme les graces enfantines. Ses compagnes à ses côtés sont comme une veuve à côté de la plus belle de ses jeunes filles. Galathée les efface toutes, sans qu'aucune en soit jalouse. "

C. „ Philis cueillait des violettes sur les bords opposés du fleuve, quand je la vis pour la première fois, & depuis ce moment elle me fut toujours présente. Quelles beautés son corps ainsi penché découvrait au regard dévorant ! Qu'un voile épais les cache à d'autres yeux ; mais quand, se relevant, sa taille haute & fine frappe ma vue enflammée... O ma Philis, modere par ton rire enjoué la majesté qui t'environne. „

H. " Je vois tout le jour ma bergere, &

la nuit quand je dors, elle vient égayer mes songes, depuis que je la vis nonchalamment couchée dans le bosquet de hêtres à la source du fleuve. Qui décrirait les appas négligemment exposés à la vue ? En vain baissant les yeux, elle rajuste sa parure, les contours délicats d'une taille voluptueuse les décelent encore. Quitte, ma Galathée, cette réserve modeste qui regne sur ton front timide, l'on croira voir la mere des amours. »

C. « Détourne, détourne tes yeux noirs, Philis : le feu pénètre moins, & ils ont plus d'éclat. Deux arcs de jai sont tracés au-dessus, ils l'ont été par les mains de l'amour. Les graces voltigent autour de ta bouche folâtre, elles ont fait tes joues arrondies, en confondant le blanc rembruni de l'ivoire à l'incarnat velouté de la pêche. »

H. « Laisse, laisse-moi voir, trop aimable bergere, ce grand œil bleu foncé, qu'une envieuse paupiere ombragée de cils noirs voudrait me dérober. La naïve pudeur y établit son siege ; à moitié fermé il lance une douce flamme, & promet le bonheur : je le cueille aussi-tôt sur tes levres fraîches qu'entrouvre un fin sourire ; mais l'amour, l'amour lui-même façonna de son petit doigt les creux gracieux qui décorent ce menton d'albâtre, & ces joues mêlées de roses & de lys. »

C. « Souvent j'agace Philis, en lui jetant

des fleurs qu'elle rejette en badinant, puis si je veux prendre un baiser, elle me repousse en colere. Bientôt la belle capricieuse me lance une pomme à son tour, & fuit en regardant si elle est poursuivie; son pied léger refuse de courir trop vite: je l'atteins, combien est plus doux le baiser de réconciliation! C'est ainsi qu'après la pluie le soleil n'est que plus brillant. „

H. « Toujours ma Galathée se prête en souriant à mon innocent badinage, & toujours des baisers mettent fin à nos jeux. Qu'ils sont vifs les plaisirs que je goûte auprès d'elle! Toujours les mêmes, ils sont toujours nouveaux, & vont sans cesse en augmentant. C'est ainsi qu'en un jour d'été, plus le ciel est pur & serein, plus l'ardeur du soleil croît & se fait sentir. „

Mais, ami, finissons, ma chevre noire s'écarte, je cours la ramener.

Ainsi chanterent les bergers, l'écho entendit leur chanson qu'il répéta dans la vallée.

III. *L'attente.*

LES montagnes du couchant couvraient la plaine de leur ombre, & le pourpre des pointes opposées commençait à palir, lorsque la jeune Eglé s'assit auprès de sa cabane sous le branchage épais d'un orme antique.

Là, faisant tourner son fuseau, elle chante en attendant le retour trop lent de Daphnis : de tems en tems, croyant l'entendre, elle s'interrompt & se leve sur la pointe du pied, le corps penché en-avant, comme pour le voir de plus loin.

“Zéphirs”, ainsi commence Eglé, charmans zéphirs, dont la douce haleine rend à l'air étouffé sa fraîcheur, portez ma chanson à Daphnis, qu'elle hâte ses pas.

Comme la rosée du matin rend à l'œillet fanné ses nuances & son odeur, ainsi la vue de Daphnis, du meilleur des bergers, rend à Eglé le plaisir & la joie. Oh, que sa présence a de douceur pour elle ! Elle lui est plus agréable qu'une pluie bienfaisante à la prairie desséchée par l'ardeur de la canicule, ou que le retour de l'hirondelle à ses petits affamés.

Voici, j'ai préparé du lait de ma jeune vache, de la vache que m'a donné le plus aimé des peres, quand il nous dit, *soyez heureux* : à côté est un fromage exquis, les meilleurs fruits de nos vergers t'attendent, ils sont dans la corbeille que tu tressas avec tant d'art pour m'en faire présent à ma fête passée ; ton nom y est entrelacé avec le mien, comme cette vigne est entrelacée au bois qui lui sert d'appui.

Daphnis, époux chéri, viens prendre le

répas que je t'ai préparé ; de mon tablier j'essuierai la sueur de ton front serein , mon bras gauche autour de ton cou ; & je te conterai les soins de mon ménage , comment du lait de nos chevres j'ai déaltéré le passant haletant & couvert de poussière , comment il m'a voulu donner un argent qui m'était inutile ; je te dirai sa surprise de mon refus , les histoires qu'il m'a faites , & tu m'interrompras par mille & mille baisers.

Mais déjà la plaine retentit du mugissement des troupeaux bêlans , ils viennent à la file offrir aux bergers empressés leurs mamelles traînantes. Le son de leurs clochettes se confond à la voix de la rauque grenouille & au cri aigu du grillon , qui , par leurs accens discordans , annoncent une nuit tranquille. Ah ! quel bruit entends-je au pied de la colline ? Ne sont-ce pas les chansons joyeuses des laboureurs qui se répondent en gagnant leurs chaumières ? O Daphnis , je vais y distinguer ta voix ! Elle l'emporte autant sur celle des autres bergers que le lys odoriférant l'emporte sur l'aride bruyère.

Comment l'aurait-elle distingué ? Daphnis avançant la foule , s'était glissé vers le treillage joignant l'ormeau. Eglé n'avait pas fini , qu'il la ferait dans ses bras.



IV. *L'heureux juratame.*

EN vain les plus riches bergers avaient employé tous leurs soins auprès de la belle Philis, aucun n'avait pu la toucher. Si elle avait quelque affection, Lindor seul en était l'objet, Lindor le plus gentil mouton de ses troupeaux, dont la mere périt quand elle le portait : il fut sauvé par sa jeune maîtresse ; il obéissait à sa voix, souvent il semblait prévenir ses pensées, & par ses regards exprimer sa reconnaissance.

Un beau jour de printems, que Philis, occupée à cueillir des fleurs naissantes, l'avait perdu de vue, il s'écarte dans les bocages qui bordaient la prairie, puis revenant en bondissant, il apporte un panier qui pendait à son cou : des guirlandes entrelacées à l'osier en formaient l'anse & le contour, les plus belles fleurs de la saison y étaient étalées ; & quand Philis le prit une voix sortant du bocage chanta cette chanson :

“Mouton fortuné que Philis caresse, porte-
lui mon présent, qu'il soit favorablement
reçu, & me procure son sort que j'envie.

Que j'ai pris de plaisir à cultiver ces fleurs,
à garantir leurs tiges délicates de la rigueur
de fismats ! Philis, je te les destinais. Prends,
fiere beauté, prends à les conserver, le quart
du

Du plaisir que j'eus à les faire naître pour toi, tu en auras encore plus que l'abeille qui se repaît de thim. Quand leurs têtes fanées se courberont vers la terre, accueille-les de ton sourire; en respirant leur parfum, rafraîchis-les par ton haleine : plus douce que le zéphir qui vient d'humecter ses ailes dans la rosée embaumée du matin, elle leur rendra leur couleur.

Mouton fortuné que Philis caresse, porte-lui mon présent; qu'il soit favorablement reçu, & me procure ton sort que j'envie.

Ce n'est point pour t'en parer que je t'offre ces fleurs, le lait donnerait-il de la douceur au miel? le lys ou la rose donneraient-ils plus d'éclat à Philis? Garde-toi, ma belle bergere, de mettre ce bouquet : il cacherait quelques-uns de tes traits; quel est celui de tes traits que vaille la plus belle des fleurs? Plutôt, qu'ornant ton chevet, elles recréent ta vue dès le matin, qu'elles répandent dans l'air qui t'environne mille parfums agréables, qu'à ton réveil elles te fassent oublier tes troupeaux. Oh, si tu daignais alors t'occuper un instant de celui qui te les présente!

Mouton fortuné que Philis caresse, qui lui as offert mon présent, aussi favorablement reçu, je n'envierais plus ton sort. »

Ne l'envie pas, dit Philis en baissant ces

fleurs, le plus aimable des bergers de nos bois, ingénieux Licidas, (car sa voix l'avait trahi) oui, je m'occuperai du berger qui me les présente.

Le tendre Licidas l'entend, vole à ses pieds, & reçoit enfin le prix de son amour.

V. *Les adieux du juste.*

UN sommeil tranquille & bienfaisant comme la pluie qui venait de rafraîchir l'air, s'était répandu sur les membres épuisés de Marzan: c'était le second été qu'une langueur consumante en avait chassée la force & la santé, & depuis ce tems-là le repos avait fui. Celui qu'il goûtait faisait déjà renaître l'espérance; déjà son épouse laissait voir sur ses joues humides & creusées par la peine une joie inquiète; le souris du contentement commençait à sécher ses larmes, & ses enfans autour du lit attendaient impatiemment le moment du réveil, sans oser remuer. Tel l'amant timide & passionné croit, après de longues rigueurs, lire l'arrêt de son bonheur; il desiré & il craint l'explication qui pourrait le désabuser.

Enfin, un long soupir annonce que Marzan ne dort plus; les regards aussi-tôt se fixent sur ce tendre pere; le calme paraît sur

son front ; son œil éteint est ranimé , & sa main languissante serre avec plus de force les mains de sa famille empressée à le caresser. O bonheur ! ô ravissement ! Il est mieux , on le croit échappé au tombeau. Vaine illusion d'un cœur qui réalise avec trop de facilité le desir qui le consume ! Que sera - ce , pense Marzan , lorsqu'une mort inattendue aura fait tomber le voile qui cache mon état ? Profitons de ce bien-être , que je leve ce voile moi-même avec douceur , & que j'accoutume leurs yeux à la nuit qui va les couvrir.

Il rappelle aussi-tôt sa famille occupée à son service : sa fille ainée est auprès de sa mere , dont elle tient les mains ; ses autres enfans l'environnent. Attendri , il leur parle ainsi , & chaque mot se grave dans leur cœur.

Le plaisir occupera donc encore quelques-uns des instans qui devaient être à la douleur ! Comme dans mes plus beaux jours , je passerai encore quelques heures tranquilles auprès de l'épouse fidelle qui fit toujours ma joie la plus douce , au milieu des caresses de mes enfans chéris ! Oh ! sans doute ce jour est un jour de fête pour moi. Mais... quelque agréable qu'il soit , il ne saurait approcher de ceux qui semblent s'éloigner après m'avoir paru si près.

Serait-il donc bien vrai ? le moment se-

rait-il renvoyé ? Infensés amis, quels souhaits pernicieux oseriez-vous former ? Laissez, laissez-moi goûter le bonheur qui m'attend ; assez & trop long-tems j'ai gravi le mont escarpé de la vie, dont le chemin glissant n'est bordé que de précipices.

Je regarde en-arrière, & qu'y vois-je ? Quarante à cinquante ans, dont les maux occupent le commencement, le milieu & la fin. Le cri de la douleur a le premier deferré mes gencives, & mon dernier soupir fera le soupir de l'angoisse. Vous donc, parens aveugles, pleurez sur l'enfant qui est né, & comme ces nations plus sages qui dansent à la mort des leurs, réjouissez-vous des biens que je suis prêt à acquérir.

Que regretterais-je ici-bas ? Serait-ce ces premiers tems où la lumière pour la première fois vient frapper mes yeux éblouis ? Semblable à un bloc informe, j'ignore mon existence qui m'est ainsi fort inutile. Et si mes premières années different de ces jours ténébreux ; si l'œil voit plus distinctement, il ne voit guère que la verge d'un pédagogue courroucé ; si je sens mieux, c'est ma faiblesse ; & la masse élevée dont la surface unie répète avec confusion les sens qu'elle n'entend pas, représente mon jugement.

Regretterais-je au moins ces tems où les passions en foule viennent assaillir un cœur

que défend avec peine la raison encore chancelante, où, commençant à voguer sur la mer inconnue du monde, je crus dans mes semblables avoir rencontré mes freres? Jeune imprudent, fuis plutôt, fuis ces hommes vils, & voue-leur ta haine, ce sont tout autant d'ennemis. Mais non, plains-les comme l'aveugle qui t'a heurté en passant, cherche à les ramener en cherchant à leur être utile. Tels furent, chers enfans, les sentimens de votre pere dans l'âge où il cherchait le parti qu'il embrasserait.

Je me rappelle le tems où, transporté du plus noble desir, je me livre à l'étude, je choisis le barreau pour réunir ces mortels divisés, ou pour faire éclater la justice. Me voilà donc l'appui de l'orphelin, l'on m'applaudit & on l'écrase. J'accommode les plaideurs, l'un s'y prête, & dix s'y refusent : je vois l'animosité les guider, & non la bonne-foi ; je les vois préférer d'être dévorés par ces pestes publiques, qui, semblables à un volcan, minent & engloutissent les environs du lieu où leur bouche vomit un feu consumant. O mon pays, le vœu de mon cœur eût été de te délivrer de ce fléau ; loin qu'il fût exaucé, je n'essuyai que soucis, désagréments & reproches.

Et quelle autre carrière parcourir? Allez, magistrat integre, ou ministre sacré des au-

tels, soulever contre vous par vos châtimens ou par vos réprimandes, allez voir chacun s'opposer aux projets que vous méditez. Allez, jeune homme étourdi, mais honnête, mettant votre sang à l'enchere, acquérir la gloire barbare de vous baigner dans celui de vos freres, & vous tourmenter en vous préparant des remords. Ou profitant des titres & des biens que vous ont laissé vos ancêtres, traînez lentement votre vie dans une triste oisiveté qui vous mine par l'ennui. Marchand, laboureur, artisan laborieux autant qu'utile, exposez-vous au mépris de ces insectes vains qui croient par leur bourdonnement payer l'abeille qui les nourrit.

Et vous qui consacrez vos veilles à instruire dans quelque docte écrit, vous crûtes dans d'autres pays aller y trouver d'autres hommes; vous fûtes dans la compagnie de ces personnages sublimes que la renommée a placés dans les astres, & vous avez vu leur conduite détruire leurs leçons. Prenez la plume à votre tour, que la vertu parle par votre bouche, que la vérité se montre ornée de toutes les graces d'une éloquence enchanteresse; mais préparez-vous à voir l'envie au regard sombre vomir le fiel qui coule dans ses veines, & la calomnie accourir à ses cris. Heureux, si vous en êtes quitte pour ren-

trer dans l'oubli dont vous voudriez n'être jamais sorti !

Ainsi l'état le plus riant dans ce monde trompeur, n'est qu'ennui & tristesse ; l'orage gronde au milieu du jour le plus serein , & les fleurs qui le matin annoncent des fruits abondans, disparaissent bientôt étouffées par les ronces, ou fauchées par la tempête. Que si l'on atteint la vieillesse , à charge à soi-même & aux autres, les glaces de l'âge frustreront des biens amassés pour ce long hiver , & l'on croit voir ses entours rappeler l'usage odieux des barbares du nord de l'Amérique. Non, le souvenir des biens de cette vie ne saurait m'arracher le plus léger soupir.

Mais, tournant les yeux ailleurs, oh , mes amis, quelle nouvelle scène ! Voyez cet homme vertueux : le bonheur semble lui sourire ; voici, la maladie vient chasser ce fantôme. La passion égare celui-ci, il court dans les chemins que le vice a frayés : trouveriez-vous son sort digne de mon envie ? Aurais-je au moins à regretter les desirs toujours renaissans qui consomment cet ambitieux, dès qu'il voit l'éclat reluire sur sa tête ; ou les soucis rongeurs de cet avare réveillé en sursaut par l'idée qu'on prend le trésor qui lui sert de matelas ?

Ah ! je vous entends, gens du monde, vous dont cette table est l'autel sur lequel brûle

nuît & jour l'encens que vous offrez à l'ivrognerie, la gourmandise & la volupté ! Quels plaisirs n'annoncent pas ces ris, ces jeux, ce bruit & ces chansons !... Quels plaisirs ? Attendons ; le moment vient ; ils tournent la tête & voient... Dieux, quel spectacle ! Des spectres les environnent ; le tumulte qui les repoussait a cessé ; alors semblables à la lame élastique dont la contraction a redoublé les forces, ils se jettent sur leur proie avec plus de fureur. L'inquiétude, le vuide & le désespoir, voilà ce qui reste. L'appareil dégoûtant des brutales débauches du mondain isolé, vient sous la forme la plus hideuse paraître à son regard effrayé, & les victimes de sa séduction se changent en furies vengeresses.

Entrons aussi dans l'intérieur des maisons de l'homme corrompu. Occupé à lire les rentiers de ses voisins, il compte les qualités de leurs filles par le nombre des chiffres de l'avoir : ce calcul détermine son choix. La discordée née de l'intérêt, vient loger dans le ménage que celui-ci a formé ; elle y sème les airs méprisans, le dégoût, la répugnance & la haine accrue par l'obligation d'être ensemble : des enfans abandonnés mêlent des reproches amers aux querelles de leurs parens, le désordre croît avec eux, & l'enfer paraît déjà sur cette terre.

Loin de moi cet affreux spectacle, loin de moi ce tas de miseres qui accablent même le mortel fortuné ! Voici, une maladie bien-faisante a lentement rongé les liens qui me retenaient. Prêts à se rompre, trop usés pour m'arrêter encore long-tems, chers amis, avec quelle joie je fuis des maux que je ne saurais éviter qu'en fuyant ! Viens, épouse aimable & sensible ; venez, jeunes & tendres enfans, donnez la main, félicitez Mais quoi, vos yeux obscurcis laissent échapper des larmes ! Moi-même, hélas ! moi-même à cette vue, je sens mes entrailles s'émouvoir. Je vous possède, vous êtes mon bien, & je quitterais la vie avec joie, aucun regret n'oppresserait mon âme ! O vous, douces & naïves créatures que je porte dans le fond de mon cœur, nous nous séparerions sans qu'il fût déchiré !

Momens heureux, dans lesquels versant dans ton sein mes plaisirs & mes peines, mon être se confondait dans ton être, comme l'eau pure qui se mêle à l'eau pure ! momens heureux, dans lesquels contemplant les beautés sublimes de la nature, nous restions en extase prosternés aux pieds de son maître ! doux instans, où la reconnaissance affectueuse, & les bénédictions du malheureux nous payaient au centuple des bienfaits légers que nous avions répandus, vous vous retracez à

mon souvenir, vous en effacez mille maux. Oh ! oui, le contentement & la joie se trouvent aussi sur la terre.

Et ce tems où je te connus, comme il m'est encore présent ! Tu me choisis & nous fûmes époux : pus - je suffire au torrent de délices qui se précipiterent en mon sein ? Mais quand mon cœur treffaillit au tendre nom de pere, quand les caresses ingénues de mes enfans chéris répondirent à mes caresses, quand à la suite de semblables scènes une douce émotion agitait nos sens troublés, ô mon amie, tu volais dans mes bras ouverts, ton attendrissement passait de ton ame à la mienne, je te ferraiss avec transport, & le bonheur coulait à longs traits dans nos veines dilatées. Plaisirs poignans, plaisirs exempts de peine, auxquels l'homme ne peut suffire, j'ai savouré toute votre énergie, &... je vous perds.

Je vous perds ! Il faut te dire adieu, à toi qui partageas le bonheur de mes jours ! Adieu donc, épouse chérie & trop digne de l'être ; adieu, vous qui nous fîtes éprouver tant de joie, adieu pour toujours. Venez, embrassez ce corps qui bientôt insensible & sans mouvement, la proie du sépulcre & de la corruption, sera, comme la poussière, épars & dispersé par le vent... Je pleure... Vous pleurez... Les sanglots soulèvent avec effort

nos poitrines oppressées... O parens infortunés!... O gémissemens affreux pour un cœur paternel ! Dieu , Dieu de bonté , Dieu que j'invoque , vois cette famille éplorée , viens effuyer ses larmes , que tes consolations fassent renaître le calme , prends ma place auprès d'elle , & dissipe la nuit qui l'environne !

Oui , le voici , son soleil reparait & m'éclaire , je le vois : arrêtez , amis peu sensés. Pourquoi ces soupirs , pourquoi ces plaintes amères & ces déchiremens ? Qu'est-ce que ce bonheur dont le souvenir porte l'accablement & la douleur dans nos âmes ? Que de corps étrangers unis à quelques grains d'un métal précieux enfoui au centre de la terre ! Et si dans une vie entière , il est des plaisirs sans mélange , d'autant plus courts qu'ils sont plus vifs , ils disparaissent à l'instant. Fuyez donc , joies de ce monde. Frappe , mort trop tardive , que ta main levée dès long-tems tombe enfin sur sa victime.

Régions célestes , je vous salue ; le chemin qui conduit à vous , traverse les mondes , l'homme-Dieu me guide , je les parcours , ma perfection augmente avec mes connaissances ; elle est achevée , me voilà au séjour du Très-Haut. Être incréé , qui créas l'univers , je me confonds en toi. Emotions vives , trouble , extases enchantées , se-

couffes délicieufes qui ne pouviez qu'effleurer un corps trop faible, lorsque dans les bras d'une épouse ou d'un enfant chéri mon ame prenait un instant l'effor, présentement elle l'a pris tout-à-fait; vous m'avez faifi, vous repaiffez continuellement les fens innombrables qui m'ont été ajoutés, vous les embrassez dans toutes leurs parties, fans jamais émouffer leur subtilité. Que l'imagination multiplie par lui-même le nombre le plus immense auquel elle puiſſe atteindre, qu'elle en centuple le produit, il n'égale pas les délices qui m'enferrent; il est moins que rien auprès de leur durée qui ne finit plus; le tems l'anéantit, & je reſte.

Quel ſpectacle raviſſant brille en même tems à ma vue étendue! Je le vois à mes pieds cet univers majestueux; mon regard s'abaiſſe, & je paſſe en revue les mondes roulans au-deſſous: je connais les loix qui meuvent cette multitude de globes; les myſteres m'ont été révélés; je perce les ſecrets de la nature. O toi que les ſavans eſtiment le plus ſavant, va, l'inſtant de ta mort t'en apprendra plus que l'étude de ta vie entière, & que les connoiſſances des centaines de ſiècles qui t'ont précédé. Les objets les plus déliés frappent mon regard perçant; j'apperçois juſqu'aux particules de ces animaux éphémères, dont l'exiſtence eſt ignorée, & qu'un

seul mouvement de l'homme écrase par milliers.

Au milieu de tous ces atomes , paraît ce grain de poussière sur lequel l'orgueilleux mortel leve une tête altière , je vois ce qui s'y passe , j'y suis au milieu des miens ; elle est pleine de moi cette chambre que vous habitez : combien de fois n'y parlerai - je pas au cœur de ma famille rassemblée ! Lorsqu'après les travaux d'une journée pénible , votre esprit se tournera vers une vie plus heureuse , je serai là pour la peindre à votre imagination. Lorsqu'après une bonne action , votre sein palpitera de plaisir , ses élans seront mon ouvrage ; mais aussi , revêtu de la justice de mon Dieu , ce sera moi qui ferai sentir les pointes acérées du mécontentement qui suit le mal , & mon bonheur n'en sera point altéré.

Epouse tendre , tu apprendras à tes enfans à t'imiter , & à fuir ce mal ; moi-même je te conduirai. Enfans chéris , vous verrez votre mere marcher au milieu des ronces qui couvrent le chemin de la vie , & vous courrez les extirper , j'allégerai la peine par la joie que je ferai naître en vous , & par la récompense que je vous montrerai. Belle union fondée sur la base inébranlable de la vertu , je ferrerai tes nœuds ; & quand dans les transports de l'amour maternel , excités par le res-

pect filial, un doux frémissement glissera sur vos membres émus, dites, c'est lui qui par son souffle nous applaudit, & nous apprend que ces scènes terrestres sont dignes même des immortels.

Qu'ils cessent donc de couler ces pleurs peu réfléchis ; non, je ne vous quitte point, rentrez au-dedans de vous, & vous m'y trouverez. Quoi donc ! êtres pusillanimes, mes paroles auraient-elles peu d'effet sur vos esprits angoissés ? Hé bien, sensibles & innocentes créatures, pensez au bonheur éternel que nous éprouverons dans peu ; encore quelques instans, & nous serons tous réunis. Si ce tems paraît éloigné à une jeunesse dont les yeux à peine sont ouverts, qu'elle regarde bien, elle touche déjà l'extrémité la plus reculée.

La vie est comme l'espace que parcourt l'alouette en volant : elle s'élève dans les airs en chantant ; on ne l'a pas perdue de vue, qu'elle retombe rapidement en terre ; & combien le plomb meurtrier n'en arrête-t-il pas au commencement ou au milieu du vol ! Qu'il vous atteigne ou plus haut ou plus bas, la différence ne peut se distinguer, & le coup est prêt à partir pour les uns comme pour les autres. Il va me frapper le premier. Demeures éternelles, je m'élance vers vous, les miens me suivent, ils viennent aussi jouir de vos

délices. Disparais donc enfin , vile poussière qui les obscurcis encore , & qu'aucun regret ne t'accompagne.

Ainsi coulaient de la bouche de Marzan ces consolans discours qui devaient préparer sa famille à sa mort. Mais le moment arrivé, la raison est impuissante , le sentiment l'emporte ; le tems seul , en l'émoussant , traîne la consolation à sa suite.

VI. *Glanures dans Shakespeare.*

QUAND il s'agit de Shakespéare , on n'a jamais tout dit. En parcourant encore une fois le *roi Léar* , j'y ai retrouvé deux endroits que j'avais notés dans l'intention d'en parler. Revenons-y.

Une des choses que j'ai fait remarquer dans le poete Anglois , c'est sa profonde connaissance du cœur humain. En voici un trait que je crois d'autant plus à propos de rapporter , qu'il peint fidèlement un caractère dont je ne sache pas qu'aucun moraliste ait fait mention.

Lorsque Kent paraît devant le duc de Cornouailles , après avoir maltraité l'intendant de Gonerill , comme il répond assez fièrement à tout , & déclare hautement qu'il fait profession d'être véridique , qu'il ne fait pas

diffimuler sa pensée, qu'il est franc, au hasard de déplaire, le duc dit :

“ Cet homme est sans doute quelque rustre qui, loué une fois pour sa brutale ingénuité, a depuis affecté un ton de franchise insolent, & qui nous montre une physionomie qui dément l'intérieur. *Il ne fait pas flatter, lui ! C'est un honnête homme, un homme franc ; il ne fait dire que la vérité. Si elle est bien reçue, tant mieux ; si elle déplaît, c'est toujours un homme qui a le mérite d'être vrai.* Oh ! je connais de ces frippons qui, sous cet extérieur de franchise & de bonhommie, cachent une ame plus artificieuse & plus corrompue que vingt courtisans ensemble, consommés dans l'art de la politesse & de la flatterie. „

Cela me paraît singulièrement bien vu. Ce sont toujours de fottes gens, & souvent de grands frippons, que ceux qui *se piquent* d'aller disant à chacun ses vérités. C'est le cas d'appliquer cette maxime qui dit que le véritable honnête homme ne se pique de rien ; il est sincère, & ne *se pique* pas de l'être.

Ma seconde remarque était critique. Lorsqu'on emmène en prison Léar & sa fille Cordélie, le vieux roi qui s'attend à la mort, dit à sa fille : “ Ma Cordélie ! les dieux eux-mêmes jettent de l'encens sur le sacrifice de pareilles victimes ! „ Et le traducteur enthousiaste

fiaste met en note : « Expression pour le moins aussi belle que l'*ecce spectaculum dignum ad quod respiciat intentus operi suo Deus*, de Sénèque. »

Je crois utile d'observer combien M. le Tourneur juge mal. Voilà, dit l'auteur latin, en parlant du juste luttant contre la fortune, « voilà un spectacle digne des regards d'un Dieu attentif à ses œuvres ! » Cela est clair, intelligible, exact ; je vois l'image, je comprends l'idée. Mais que signifient *ces dieux qui jettent de l'encens* ? Comment se les représenter ? Que veut dire le poète ? J'entends de grands mots ; il y a de l'emphase dans l'expression : mais il n'y a rien de distinct dans l'image, moins encore dans la pensée. Dès lors il n'y a rien de sublime : ce qui est vague ne saurait être sublime. Sénèque est ici bien au-dessus de Shakespéare.

Il est, ce me semble, du devoir d'un journaliste de relever des fautes de ce genre. L'écueil des jeunes gens qui ont de l'imagination, est de se jeter dans le vague & dans l'emphase qu'ils prennent pour du sublime. Ils croient se comprendre ; ils s'applaudissent & s'admirent : quelques fots autour d'eux admirent aussi : il faut un bon sens assez rare, pour s'apercevoir qu'on ne comprend rien à toutes leurs belles phrases, &

qu'elles ne sont au fond qu'un pompeux galimatias. C.

VII. *Nouvelle Collection des auteurs classiques.*

ON convient assez généralement de la nécessité de l'étude des anciens auteurs, & du mérite de ceux qui en publient des éditions exactes, & corrigées d'après de bons manuscrits. Mais, des causes qu'il serait superflu de développer ici, rendent pour nous ces auteurs obscurs en plusieurs endroits. Il ne suffit pas d'en rendre l'acquisition facile aux amateurs, il faut encore les aider à les comprendre : de là les commentaires qui peuvent être très-utiles, s'ils sont faits avec discernement, & s'ils sont adaptés aux différentes classes de lecteurs qui étudient les anciens; & c'est en quoi ont manqué la plupart des interprètes des auteurs classiques. Les lecteurs des anciens peuvent être divisés en trois classes. Les premiers sont les savans, pour qui les remarques critiques, comme celles de Bentley, de Gronove, de Drakenborch, de Valkenaer, de Villoison, &c. sont seules intéressantes. La seconde classe comprend les commençans, auxquels semblent destinées la plupart des éditions *in usum*

Delphini, puisque l'on y trouve des éclaircissémens sur les passages les plus faciles. Les amateurs forment la troisieme classe : ceux-ci, trop versés dans la connaissance des langues & des antiquités, pour avoir besoin d'éclaircissémens sur des choses connues, & trop peu pour s'embarrasser de la critique des textes, & pour pouvoir se passer de toute espece de remarques, lisent les anciens par goût. Il y a un grand nombre d'éditions pour les deux premieres classes ; mais la troisieme a été très-négligée, sur-tout en France, où il se trouve peu d'éditions convenables aux lecteurs de ce genre, qui méritaient plus d'attention. Cependant quelques éditions *in usum Delphini* approchent un peu de ce caractere ; celles de Virgile par Larue, & de Tite-Live par Dujas.

Les libraires Suisses associés se flattent de mériter l'approbation des connaisseurs par oette nouvelle collection des auteurs classiques. Le premier volume, contenant la vie des hommes illustres, par Cornélius-Népos, a déjà paru. Le second, qui comprend les premiers livres de Tite-Live, paraîtra incessamment. Le plan en est à peu près le même que dans Cornélius-Népos : la différence se réduit à ces points.

2. L'exécution typographique sera supérieure.

2. On se servira du texte de Drakenborch, revu par le célèbre Ernesti.

3. Cette édition renfermera non-seulement tous les fragmens de cet auteur, mais encore les supplémens de Freinsheim, par lesquels cet auteur devient un corps complet d'histoire romaine, depuis la formation de Rome jusqu'à Auguste.

4. Dans les notes qui, à l'exception des premiers chapitres, où il est question des origines de Rome, seront plus courtes que dans Cornélius, on réunira tout ce qu'il y a d'intéressant dans les différens commentaires publiés sur cet écrivain, sur-tout dans ceux de Glareanus, Sylburgius, Gronove, Dujas & Drakenborch.

5. On fera usage des dissertations particulières qui se trouvent dans les mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres, dans ceux des académies étrangères, dans le *Thesaurus ant. rom.* par Grævius, &c. dont on peut encore se servir pour l'explication de Tite-Live.

6. Il est encore d'autres sources très-utiles & trop négligées, auxquelles on aura recours; ce sont les ouvrages sur les monumens de l'ancienne Rome, tels que ceux de Corradinus, de Vulpius, d'Overbeke, de Barbault, &c. Par tant de soins réunis, on espère de donner au public une édition éga-

lement utile & agréable des auteurs classiques.

Le prix de Cornélius-Népos in-8°, petit papier, est de 2 liv. Le même, grand papier, avec vignettes, 3 liv.

VIII. *Extrait d'un Mémoire de M. l'abbé Tessier, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, de la société royale de médecine, de l'académie des sciences, &c. de Lyon; sur les inconvéniens des étables dont la construction est vicieuse. (a)*

M. l'abbé Tessier étant informé que les laboureurs de plusieurs endroits de la Beauce, perdaient chaque année un certain nombre de vaches, a fait les recherches les plus exactes pour en découvrir la cause qui n'avait point été approfondie. Il croit devoir l'attribuer à la construction vicieuse des éta-

(a) Je ferai scrupuleux à ne rien emprunter des autres journaux littéraires. Mais, quand je trouverai dans le *Journal de physique* des morceaux du genre de celui-ci, qui me paraîtront intéressans pour une partie de mes lecteurs, ne sera-ce pas leur rendre service que de leur en faire part ici? Et quelqu'un s'avisera-t-il de m'en faire un reproche?

bles. Pour le prouver, il expose dans son mémoire une partie des maladies qui enlèvent les vaches de la Beauce, l'état habituel d'un grand nombre d'étables de ce canton, & les succès obtenus, lorsqu'on a remédié aux vices de construction.

Ces maladies sont au nombre de quatre : savoir, une paralysie des quatre jambes, ou seulement des deux jambes de derrière ; des contusions au bas-ventre, d'où il résulte l'avortement & la mort même ; une apoplexie qui fait succomber en peu d'instans les bêtes les mieux constituées ; enfin, des concrétions pierreuses d'un poids & d'une grosseur considérables, qui se forment dans la substance des poumons. M. l'abbé Tessier décrit tous les symptômes de ces maladies, & rapporte les phénomènes que lui a offert l'ouverture des corps de quelques-uns des animaux qui en ont été les victimes.

Les vaches dans la Beauce restent dans leurs étables toute l'année, à l'exception de deux mois ou environ, pendant lesquels on les mène aux champs. Ces habitations sont souvent trop profondes, en sorte que le sol extérieur excède quelquefois de trois ou quatre pieds le sol intérieur : ce qui cause une humidité mal-saine. La plupart sont trop étroites, n'ont point de fenêtres, ou n'en ont que de petites, mal exposées, & qu'on tient

fermées pendant cinq ou six mois. On y met plus de vaches qu'elles n'en devraient contenir ; les planchers toujours trop bas, sont chargés de fourrages, & on n'en ôte les fumiérs qu'une ou deux fois la semaine. M. l'abbé Tessier cite sur cet objet des faits & des observations qu'on ne peut révoquer en doute : il en déduit l'explication de la cause des maladies dont il a été question. C'est dans les étables trop profondes & humides, qu'il a vu des vaches percluses de leurs jambes ; ce sont ordinairement ces bêtes qu'on a placées près des murs, qui éprouvent des contusions, parce que dans les étables étroites, elles sont exposées à être pressées par les autres, sans pouvoir s'écarter ni éviter leurs coups. La trop grande chaleur de beaucoup d'étables, où l'air n'est pas renouvelé, suffoque les bêtes les plus vigoureuses, & cause à d'autres une gêne dans la respiration, ce qui occasionne des concrétions dans les poumons. Rien n'est plus propre à rendre l'air des étables mal-sain, que la respiration de beaucoup d'animaux réunis dans un espace étroit. M. l'abbé Tessier a remarqué que les bêtes placées auprès des portes, se conservaient plus long-tems en bon état, que celles qui étaient dans les endroits les plus enfoncés des étables.

Il rappelle ensuite les moyens qui ont été

employés avec succès, pour remédier à la mortalité dans plusieurs étables. Ils consistent principalement à pratiquer des fenêtres dans les endroits où il n'y en a pas, à agrandir celles qui sont trop petites, à les tenir souvent ouvertes, à diminuer le nombre des vaches qui doivent occuper la même étable, à ôter les planchers, sur-tout dans l'été, à placer les bêtes les plus vigoureuses auprès des portes, &c.

Le mémoire de M. l'abbé Tessier est terminé par un plan de construction d'étable, tel qu'il le croit nécessaire pour la santé des bestiaux qu'on y renferme. Il faut en lire les détails dans le mémoire. Nous croyons seulement pouvoir dire que le point important est d'établir des courans d'air, & de donner à ces habitations une hauteur & une étendue convenables.

IX. *Építaphe de J. J. Rousseau.*

ICI repose un sage, ici dort le génie ;
 Pleurez, dieux protecteurs des arts & des vertus :
 Amours, donnez des pleurs à l'amant de Julie :
 O nature, gémis, ton apôtre n'est plus !

Par M. AYMARD.

X. *Vers mis au bas du portrait de M. d'Alembert , secretaire perpétuel de l'académie française , &c.*

S'IL parle , il fait prendre le ton
De Théophraste dans Athene ;
S'il prend la plume , c'est Platon ;
Avec le compas , c'est Newton ;
Quand on le voit , c'est Lafontaine.

Par M. le marquis DE VILLETTE.

XI. *Des cometes.*

ON a publié le troisieme cahier de l'ouvrage qui a pour objet l'histoire naturelle du monde. Ce cahier a pour titre : *De la lumiere zodiacale.* On se propose d'y montrer les causes qui font varier avec tant de force & de vitesse les apparences de ce phénomène que l'auteur regarde comme le plus important de la cosmogonie , puisque c'est par-là qu'il croit pouvoir pénétrer dans l'*histoire naturelle du monde.*

M. Ducarla fait voir d'abord les variations de la chaleur que le soleil répand dans son atmosphere. Il la croit élastique , & par conséquent susceptible de toutes les variations

de cette chaleur qu'elle manifeste par ses gonflemens & ses contractions.

Il fait voir l'influence des divers états de l'air sur sa pesanteur. Il détermine par un procédé géométrique la loi que suivent les diverses contractions & dilatations de l'air solaire par la combinaison de la chaleur & du poids. Des variations réelles, il passe à leur apparence toujours plus grande à raison des angles. Puis il fait voir que la lumière zodiacale qui, vue dans l'espace libre, est un segment circulaire, doit prendre la forme d'une fusée pour un spectateur situé sur la terre. Il examine ensuite les effets de l'ondulation du soleil sur sa chaleur, & démontre que l'ondulation est la principale cause de l'excessive intensité des feux solaires. Il finit ce cahier par une troisième démonstration, c'est que l'impulsion des comètes contre l'atmosphère du soleil, diminue son mouvement diurne, ce qui fournit l'histoire de la lumière zodiacale, depuis l'existence du soleil jusqu'à son extinction.

Le quatrième cahier qui a ce soleil même pour objet, est sous presse, a déjà paru, & nous en parlerons dans le journal prochain.

Les personnes qui voudront souscrire fourniront d'abord un louis, ou 24 livres argent de France, & recevront seize cahiers à 30 sols par cahier. On souscrira aussi pour les

suivans, si l'on veut. On s'adressera, pour souscrire, à l'auteur, M. Ducarla, à Geneve.

XII. Prix proposés.

L'ACADÉMIE royale des sciences de Paris, toujours empressée de concourir au progrès des sciences, & se trouvant à portée de disposer d'un fonds propre à donner un prix tous les deux ans, a résolu en 1777, de joindre un prix de physique au prix de mathématique qu'elle est dans l'usage de décerner annuellement ; elle propose en conséquence, pour sujet du prix, l'examen des questions suivantes, dont la solution lui a paru devoir être utile aux arts.

1°. *Déterminer par des caractères constants, faciles à saisir même par ceux qui n'ont pas fait une étude particulière de la botanique, les différences qui existent entre les divers cotonniers d'Asie, d'Afrique & d'Amérique.*

2°. *Indiquer l'état naturel du coton dans sa coque après la maturité, son adhérence à la graine, la manière dont ses brins enveloppent les graines, afin d'en déduire le meilleur procédé, pour les en séparer dans leur plus grande longueur.*

3°. *Etablir, d'après des épreuves suffisantes,*

tes, les rapports des degrés de finesse, de blancheur, de longueur & de ténacité, qui sont propres aux brins de chaque espece de cotonnier, ainsi que le rapport de ces qualités avec la perfection des filatures.

Les mémoires seront remis avant le premier janvier 1782.

Le prix sera de 1500 liv.

Les favans de toutes les nations sont invités à travailler sur ce sujet, même les associés étrangers de l'académie : elle s'est fait une loi d'en exclure les académiciens régnicoles.

Les mémoires seront écrits en latin ou en français. On prie les auteurs de faire enforte que leurs écrits soient lisibles.

Ils ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une sentence ou devise. Ils pourront, s'ils veulent, y attacher un billet cacheté, qui contiendra, avec la même sentence, leur nom, leurs qualités, & leur demeure ou leur adresse. Ce billet ne sera ouvert par l'académie, qu'au cas que la piece ait remporté le prix. Ceux qui travailleront pour le prix, adresseront leurs ouvrages francs de port, au secretaire de l'académie, ou les lui feront remettre entre les mains. Dans ce second cas, le secretaire en donnera son récépissé à celui qui les lui aura remis, dans lequel sera marquée la sentence

de l'ouvrage & son numéro, selon l'ordre ou le tems dans lequel il aura été reçu.

L'académie proclamera la piece qui aura mérité ce prix, à son assemblée publique de pâques, 1782.

S'il y a un récépissé du secretaire pour la piece qui aura remporté le prix, le trésorier de l'académie délivrera la somme du prix à celui qui lui rapportera le récépissé : il n'y aura à cela nulle autre formalité.

S'il n'y a pas de récépissé du secretaire, le trésorier ne délivrera le prix qu'à l'auteur même qui se fera connaître, ou au porteur d'une procuration de sa part.

L'ACADÉMIE de Bordeaux propose pour prix pour 1782, la question suivante ; savoir, *s'il existe quelqu'indice sensible, qui puisse faire connaître aux observateurs les moins exercés, le tems où les arbres, & principalement les chênes, cessent de croître, & où ils vont commencer à dépérir ; si ces indices (à supposer qu'il y en ait) ont généralement lieu, & s'ils affectent nécessairement les arbres venus dans toutes sortes de terrains ?*

L'illustre Réaumur avait fait observer, il y a plus d'un demi-siècle, la nécessité de fixer à un certain âge la coupe des arbres qui s'élèvent en haute-futaie ; & M. Duhamel, dans son *Traité sur l'exploitation des bois*, a in-

diqué des marques qui, selon lui, annoncent que l'arbre a commencé à dépérir. L'académie a senti le besoin qu'on aurait d'en connaître qui indiquassent précisément le tems où l'arbre finit de croître, & qui servissent comme de signal pour le couper, avant qu'il ne tombe en dépérissement.

Les auteurs qui voudront travailler sur ce sujet, sont prévenus que l'académie, en le proposant, s'impose la loi de ne donner son attention qu'aux ouvrages qu'elle verra fondés sur des expériences sûres & des observations exactes, & sur des raisonnemens déduits d'une bonne théorie.

Pour le prix simple courant de 1781, elle demande: *Quels sont les insectes qui attaquent les différentes especes de vignes, soit dans le tems de la durée totale de cette plante, soit dans les différentes époques de sa végétation? Et quels sont les moyens les plus simples & les plus efficaces de les détruire, & de remédier à leurs effets destructeurs?*

Les auteurs des mémoires qui seront envoyés, voudront bien emprunter leur nomenclature de Linnæus ou de Geoffroi; ou s'i's ont à parler de quelqu'espece de genre, dont ces insectologistes n'eussent fait aucune mention, ils sont priés de joindre à leurs mémoires une figure de l'insecte, accompagnée d'une description exacte.

Les prix simples que cette compagnie distribue, fondés par M. le duc de la Force, sont une médaille d'or, de la valeur de trois cents livres : les doubles sont composés d'une pareille médaille, & d'une somme de trois cents livres en argent.

Les auteurs qui voudront concourir pour les prix, sont avertis que, passé le premier avril des années pour lesquelles ils sont assignés, l'académie ne recevra point leurs ouvrages ; qu'elle rejette les pieces qui sont écrites en d'autres langues qu'en français ou en latin ; & qu'elle n'admet point non plus au concours celles qui se trouvent signées de leurs auteurs. Elle les prie d'avoir l'attention de ne point se faire connaître ; & pour cela, de mettre seulement une sentence au bas de leurs ouvrages, en y joignant un billet cacheté, sur lequel la même sentence sera répétée, & qui contiendra leurs noms, leurs qualités & leurs adresses.

Les paquets seront affranchis de port, & adressés à M. de Lamontaigne, conseiller au parlement, & secretaire perpétuel de l'académie.

Prix proposé par l'académie royale des sciences de Paris, pour l'année 1780.

FEU M. Rouillé de Meslay, conseiller au parlement de Paris, ayant conçu le noble

dessein de contribuer au progrès des sciences, & à l'utilité que le public en pouvait retirer, a légué à l'académie royale des sciences un fonds pour deux prix destinés à ceux qui, au jugement de cette compagnie, auront le mieux réussi sur deux différentes sortes de sujets qu'il a indiqués dans son testament, & dont il a donné des exemples.

Les sujets du premier prix regardent le système général du monde, & l'astronomie physique.

Ce prix devrait, aux termes du testament, se distribuer tous les ans : mais la diminution des rentes a obligé de ne le donner que tous les deux ans, afin de le rendre plus considérable, & on l'avait porté à 2500 livres. De nouveaux retranchemens dans les rentes ont forcé l'académie de le réduire, à commencer de 1772, à la somme de 2000 livres.

Les sujets du second prix regardent la navigation & le commerce.

Il ne se donnera que tous les deux ans, & sera aussi de 2000 livres.





TROISIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

R U S S I E.

Petersbourg. L'impératrice se propose de faire un voyage dans ses nouveaux états en Lithuanie. Son départ de la capitale était fixé au 10 du mois d'avril. L'empereur qui devait aussi en faire un dans les provinces de Pologne qui sont échues en partage à la maison d'Autriche, ayant appris le voyage de notre souveraine, témoigna au prince de Gallitzin, ministre de notre cour à Vienne, qu'il avait dessein de faire une visite à S. M. & qu'il s'en remettait à elle pour le choix du lieu où elle voudrait le recevoir. Le prince de Gallitzin en fit aussi-tôt part par un courrier à l'impératrice, qui a indiqué la ville de Mohilow. On ne sait pas si le prince Henri de Prusse ne se trouvera point aussi dans cet endroit pendant le séjour de l'impératrice.

A L L E M A G N E.

Vienne. L'empereur est parti le 26 du mois

H

d'avril. S. M. I. a pris sa route sur Brunn, pour se rendre en Gallicie. Elle est accompagnée du général-major comte de Braun, d'un des neveux du feld-maréchal comte de Laschy, & des colonels Zehnter & Lang.

Hambourg. M. de Gros, ministre de l'impératrice de Russie auprès du cercle de la basse-Saxe, a communiqué à notre magistrat la déclaration que sa souveraine a fait faire aux cours de Versailles, de Madrid & de Londres, pour la sûreté de la navigation des neutres. On apprend que la même notification a été faite aux régences de Lubeck & de Brême.

Nous avons déjà parlé le mois précédent de l'armement de quinze vaisseaux de ligne qui s'équipent à Cronstadt, destinés à protéger le commerce de Russie. La Suède a fait aussi équiper, dans le même dessein, à Carlscron, quatre vaisseaux & trois frégates. On travaille à Gottembourg à trois vaisseaux de guerre, qui, dit-on, seront bientôt en état de mettre en mer.

On écrit de Copenhague, que la cour est très-décidée à entrer dans la neutralité armée. On a vu pendant plusieurs jours des couriers partir de cette ville pour Pétersbourg. Quoi qu'il ne soit pas encore question de préparatifs qui annoncent quelque armement considérable sur mer, il a cependant

été fait défense dans tous les ports du royaume, d'y employer pour le commerce, jusqu'à nouvel ordre, aucun des matelots de la marine royale; l'ordre a été en même tems expédié à tous les gouverneurs des forts situés le long des côtes, de ne pas permettre que les vaisseaux qui portent le pavillon des puissances en guerre, commettent aucune hostilité à la portée du canon de ces forts..

P O L O G N E.

Varsovie. Le comte de Borch, sous-chancelier de la couronne, a été élu grand-chancelier, à la place du comte Mlodziejowski, dont nous avons annoncé la mort le mois passé.

Selon des lettres de Czaslaw, il est arrivé successivement dans les environs de cette place plusieurs détachemens de troupes Prussiennes, tant de cavalerie que de hussards, chargés, dit-on, d'acheter des chevaux; mais comme le nombre s'en est augmenté jusqu'à 5400 hommes, on pense que ces troupes doivent servir à veiller à la tranquillité de la diète qui doit s'assembler dans peu de tems. Leurs quartiers s'étendent depuis Dubno en Wolhynie, jusqu'à Ostrog dans l'Ukraine.

I T A L I E.

Rome. On écrit de Tripoli en Barbarie, que cette régence est aujourd'hui dans la plus

H ij

grande confusion, & qu'elle se trouve exposée à toutes les horreurs de la guerre civile. Un nouveau prétendant à la dignité de pacha, s'étant formé un parti considérable, s'est avancé jusqu'à un mille & demi de cette ville, dans la vue de déposer le pacha régnant, & de se mettre à sa place. Il a failli d'abord à réussir d'emblée; mais la résistance qu'il a trouvée l'a obligé de se retirer plus loin. Les deux armées sont actuellement à une journée de cette ville, & à la portée du fusil l'une de l'autre, de sorte qu'on s'attend à apprendre à chaque instant la nouvelle d'une bataille qui vraisemblablement décidera du sort des deux rivaux. En attendant cet événement, l'épouvante & l'alarme sont générales ici. Quelle que soit l'issue du combat, il ne peut qu'être suivi de grands désordres. Les Francs ont embarqué leurs effets à bord des navires qui sont à la rade; & les consuls ont armé toutes les personnes qui dépendent de leur juridiction, mais ils sont trop faibles pour se défendre avec succès.

Livourne. On dit que le ministre de S. M. B. à Naples, a présenté à cette cour un mémoire, par lequel il demande pour sa nation deux ports francs, où les vaisseaux puissent entrer avec leurs prises, les vendre & s'y approvisionner.

E S P A G N E.

Madrid. On a appris par la voie du Portugal, que l'amiral Rodney avait mouillé à Madere avec quatre vaisseaux de guerre, le 22 février dernier, & qu'il en était reparti cinq jours après, pour continuer son voyage.

Des lettres particulieres de Lisbonne, disent les avis de Madrid du 8 avril, faisaient entrevoir que cette cour n'était point contente de la conduite que les corsaires Anglais tiennent sur les côtes de Portugal & d'Espagne ; elles portaient même que les mouvemens du cabinet annonçaient quelque changement important dans le système suivi jusqu'à présent, relativement à l'état de neutralité.

Cadix. Tout était embarqué, & la flotte se trouvait à pic dès le 13 avril. On croyait alors que D. Gaston devait la convoyer jusqu'à une certaine hauteur, avec une forte division. Les vaisseaux français ne resteront dans ce port que le tems qu'il leur faudra pour s'approvisionner, n'y en ayant qu'un seul qui ait besoin d'être caréné. Cependant, le 21 du même mois, la flotte & l'armée n'étaient point encore sorties du port, mais prêtes à partir. La flotte était composée, comme suit : Première division, un vaisseau de 80 canons, quatre de 70, un de 64. Seconde division, un de 80, quatre de 70, un de 64, deux fré-

- gates de 34, une de 30, un paquebot de 16, & un lougre. Les vaisseaux de commerce & transport font au nombre de 83, sur lesquels on a embarqué en tout 11460 hommes, y compris 100 artilleurs.

La dernière gazette de Madrid contenait un supplément très-étendu, offrant le détail des opérations exécutées contre les Anglais sur la côte de Campêche, depuis le 2 août jusqu'au 5 novembre de l'année dernière, & la relation de la prise & de la reprise d'Omoa. Les ennemis avaient été entièrement chassés de la province de Campêche, & tous les établissemens qu'ils y avaient ont été détruits. On y avait fait un grand nombre de prisonniers, & enlevé 307 esclaves.

F R A N C E.

Paris. On a eu la confirmation de l'arrivée de M. de Grasse à la Martinique, & de sa réunion à M. de la Mothe-Piquet. Le cartel de l'échange général des prisonniers faits sur mer entre la France & l'Angleterre, a été signé à Versailles, le 12 mars dernier, par M. le Hoc, l'un des chefs des bureaux de la marine, autorisé à cet effet par S. M. & à Londres le 28 du même mois, par MM. John Bell, Valler, Tarquharson, Vin, Corbett, Robert Lulman, commissaires du roi d'Angleterre. On a établi dans ce traité la

plus parfaite égalité & la réciprocité la plus complète.

On a appris par des lettres particulieres, que M. de la Mothe-Piquet, en sortant de la Guadeloupe avec six vaisseaux, a chassé l'amiral Parker qui avait le même nombre de bâtimens. Celui-ci a toujours évité le combat jusqu'au moment que quatre autres vaisseaux de ligne s'étant joints à lui, il a à son tour provoqué le chef d'escadre Français qui est entré au port de Fort-Royal.

L'escadre aux ordres de M. le chevalier de Ternay, a appareillé de la rade de Brest le 2 de ce mois, à cinq heures du matin : elle est composée d'un vaisseau de 80 canons, monté par M. de Ternay, de deux de 74, quatre de 64, un vaisseau armé en flûte, servant d'hôpital, deux frégates de 32 canons, & un cutter de 14. Vingt-trois bâtimens de transport, portant la premiere division de l'armée & des troupes, aux ordres de M. le comte de Rochambeau, lieutenant-général.

On a embarqué avec cette division un équipage d'artillerie de siege & de campagne. On va travailler tout de suite à l'embarquement de la seconde, commandée par le comte de Witgenstein.

Il y a long-tems, écrit-on de Nantes, qu'on desire que l'espece de réforme qui, sous ce regne, s'est montrée dans les finan-

ces, attaque de même les abus de la procédure. En attendant, des seigneurs établissent dans leurs terres des bureaux de conciliation. L'un des premiers a été établi par M. le duc & mad. la duchesse de Rohan Chabot à Blain. On court de tous les environs à ce tribunal de paix; il est composé de gentilshommes, de curés, & de praticiens: ces derniers sont nécessaires pour le rapport des affaires où les parties sont présentes sans ministère de procureur. Là les pairs des parties sont juges; si elles ne veulent pas appeler, un notaire rédige sur-le-champ la transaction, qui est signée sans déplacer. Il n'en coûte aux plaideurs que le papier timbré. M. & mad. la duchesse de Rohan voyant les avantages de ce bureau de paix, ont étendu leur humanité jusqu'à faire juger & rapporter gratuitement les transactions des plaideurs étrangers à leurs terres, ce qui comprend une douzaine de paroisses.

L'édit du roi, portant suppression de quarante-huit receveurs-généraux des finances, & établissement d'un nouvel ordre à cet égard, a été enregistré le 18 avril à la chambre des comptes.

Les receveurs-généraux des finances qui doivent faire le travail des quarante-huit supprimés, sont choisis; il leur a été donné six ajoints.

A N G L E T E R R E.

Londres. Nous avons annoncé le mois passé, que l'opposition avait eu l'avantage sur le parti du ministère dans la séance du 6 avril. Le 10, M. Dunning, après avoir félicité le comité du succès de la séance du 6, & établi, ainsi que cela avait été arrêté, que l'influence de la cour s'était accrue, & devait être diminuée, proposa d'abord comme un moyen de parvenir à ce but : que l'intention du comité est afin de mieux conserver l'indépendance du parlement, & dissiper tout soupçon qui pourrait s'élever sur sa pureté; que le premier jour de chaque session, il soit présenté à la chambre un état exact des sommes qui auraient été payées, dans le cours de l'année précédente, des deniers de la liste civile, ou de toute autre partie des revenus publics à des membres du parlement en personnes, pour leur usage, ou confiées à des tiers pour leur être remises, ou n'importe de quelle autre manière; cet état spécifiant quand & pourquoi les sommes auraient été payées. Le lord North n'opposa aucune autre objection, sinon celle qui se tire de l'embarras que cet état causerait annuellement : on lui repliqua que la nation qui payait, méritait bien qu'on prît quelque peine pour lui rendre les comptes qu'elle avait droit d'exiger. Le comité fut de cet avis, en don-

nant seulement huit jours pour donner cet état. Après cela, M. Dunning proposa encore, que l'opinion du comité est, qu'il est incompatible avec l'indépendance du parlement, que les personnes exerçant les fonctions de trésorier de la chambre, trésorier de la maison, caissier de la maison & son commis, contrôleur de la maison & son commis, maître de la maison, & les commis du bureau de Green Cloth, siegent dans cette chambre, en supposant que l'on souffre que ces diverses places subsistent. Cette motion donna lieu à des débats dans lesquels le ministre, malgré ses efforts, n'eut point la majorité; mais l'opposition ne l'emporta pas de beaucoup; car elle n'eut que deux cents quinze voix, & le ministre deux cents treize.

Ce fut le 13 qu'il recouvra la majorité. Il s'agissait d'un bill proposé par M. Creve; son but était, dit-il, de remplir le vœu de la nation, pour la diminution de l'influence de la couronne, en déclarant les officiers collecteurs des revenus publics incapables de donner leurs suffrages lors des élections des membres du parlement, tant qu'ils exerceraient leurs emplois. Ce bill fut rejeté à la pluralité de deux cents vingt-quatre voix contre cent quatre-vingt-quinze. Le ministre vit le moment où les voix s'étaient partagées; il allait encore perdre la majorité, lorsqu'il se

hâta d'envoyer de tous côtés chercher ses adhérens, qui accoururent, & ne vinrent que pour voter, sans être au fait de ce dont il s'agissait.

Le bill des taxes portant création de nouveaux impôts sur la dreche, les vins & liqueurs spiritueuses faites dans le pays, vins étrangers, eau-de-vie, rum, l'exportation du charbon, les avis insérés dans les gazettes, les legs, les licences accordées aux débitans du thé, café & chocolat, fut présenté le 12, & malgré de fortes oppositions, fut lu & relu une seconde fois.

De quarante comtés qui composent l'Angleterre, il n'y en a que treize qui n'ont point encore présenté de pétitions au parlement, ou formé une association; ce sont les moins considérables: encore dans ce nombre, celui de Northampton a donné des instructions à ses représentans, conformes aux sentimens des comtés associés.

Le parti de la cour l'a emporté, dans le parlement d'Irlande, sur la révocation de la fameuse loi de Poyning. M. Grattan n'a pas mieux réussi dans la proposition qu'il a faite d'un bill déclaratoire de l'indépendance de ce parlement, qui devait produire le même effet que l'abolition de la loi. Quoique son bill n'ait pas été rejeté, il a été remis à un terme indéfini, ce qui peut être

long. On doit s'attendre que le vœu de la nation l'emportera enfin à la longue sur les efforts du parti des ministres.

La cour a publié, dans sa gazette ordinaire du 29 avril, les dépêches officielles qui confirment les nouvelles contenues dans les papiers royalistes de New-Yorck, arrivés avec le paquebot le Swift. La lettre du chevalier Henri Clinton est datée de James-Island, dans la Caroline méridionale, le 9 mars. La cour en a donné un extrait, qui annonce que le chevalier Clinton, après avoir effuyé quelques retards & même quelques pertes dans sa traversée de New-Yorck jusques en Caroline méridionale, est enfin arrivé dans cette province, où il se propose d'assiéger Charles-Town.

La grande flotte devait être rassemblée à Spithéad avant la fin du mois, composée de trente-cinq vaisseaux de ligne. L'amiral Hardy devait la commander; mais on apprend par de nouvelles récentes, que ce commandant est mort, à bord de son vaisseau, d'une maladie violente, & qui a peu duré. Cette mort pourrait apporter quelques retards au départ de la flotte.

P R O V I N C E S - U N I E S.

De la Haie. Le conseil de guerre maritime a prononcé le 14 la sentence à la décharge du contre-amiral comte de Byland. Elle porte

en substance, que la conduite que cè contre-amiral a tenue dans sa rencontre avec l'escadre anglaise, commandée par le commodore Fielding, a été conforme aux regles de la prudence requise dans un bon officier de mer; qu'il n'a fait que suivre ses instructions; qu'en conséquence il est déchargé & pleinement justifié de tous les préjugés qu'on aurait pu concevoir contre lui.

Les révolutions unanimes des sept Provinces-Unies, sur les trois points importans sur lesquels l'Europe attendait leur avis, ont dicté celle des États-généraux. Elles sont de refuser les secours demandés par l'Angleterre, d'accorder des convois illimités, & d'accepter avec reconnaissance l'invitation de la Russie. Quant au premier objet, le comte de Welderen a dû recevoir des instructions, & la réponse en forme de la république, que l'Angleterre n'a pas attendue pour prendre un parti. Il doit réclamer les vaisseaux partis sous convoi, & leur renvoi sans forme ultérieure de procès, & insister de la maniere la plus sérieuse sur une satisfaction & une réparation convenable d'un fait qu'on ne peut regarder que comme une attaque directe, & non provoquée, du pavillon Hollandais, de l'indépendance & de la souveraineté de la république.

Les mêmes lettres ajoutent que les ordres

pour armer des vaisseaux ont été expédiés , & s'exécutent avec beaucoup d'activité. Les Etats-généraux sont entrés en conférence avec le prince Gallitzin , ambassadeur de Russie , au sujet de la proposition de sa souveraine.

S U I S S E.

Neuchatel. S. M. le roi de Prusse a érigé en baronnie la campagne que possède dans la principauté de Neuchatel & Valangin , le lord comte de Weymis.

F I N.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires.

- I. *Histoire des découvertes, &c. Cinquieme extrait.* p. 3
- II. *Voyage historique & littéraire dans la Suisse occidentale, 3 vol. in-8°. Neuchatel, chez la Société Typographique. Avertissement de l'auteur.* 30
- III. *Théâtre à l'usage des jeunes personnes, tome II. En Suisse, chez les libraires associés, 1780.* 34
- IV. *Discours sur l'ouverture de la campagne de 1780, par un ministre protestant.* 58

II. PARTIE. Pieces fugitives.

- I. *Fragment d'un petit poëme intitulé : les Promenades d'automne.* 71
- II. *La Brune & la Blonde.* 74
- III. *L'attente.* 77

IV. <i>L'heureux stratagème.</i>	80
V. <i>Les adieux du juste.</i>	82
VI. <i>Glanures dans Shakespeare.</i>	95
VII. <i>Nouvelle Collection des auteurs classiques.</i>	98
VIII. <i>Extrait d'un Mémoire de M. l'abbé Tefsier, docteur-regent de la faculté de médecine de Paris, &c.</i>	101
IX. <i>Epitaphe de J. J. Rousseau.</i>	104
X. <i>Vers mis au bas du portrait de M. d'Alembert, secrétaire perpétuel de l'académie française, &c.</i>	105
XI. <i>Des comètes.</i>	ibid.
XII. <i>Prix proposés.</i>	107
III. PARTIE. <i>Annales politiques de l'Europe.</i>	113